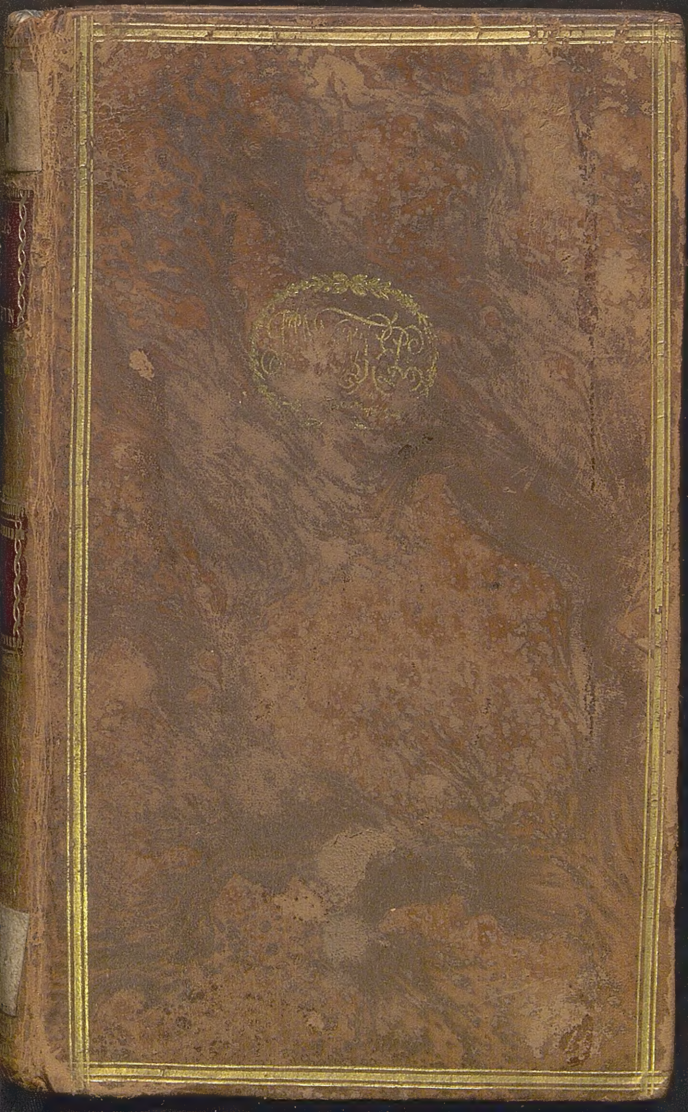
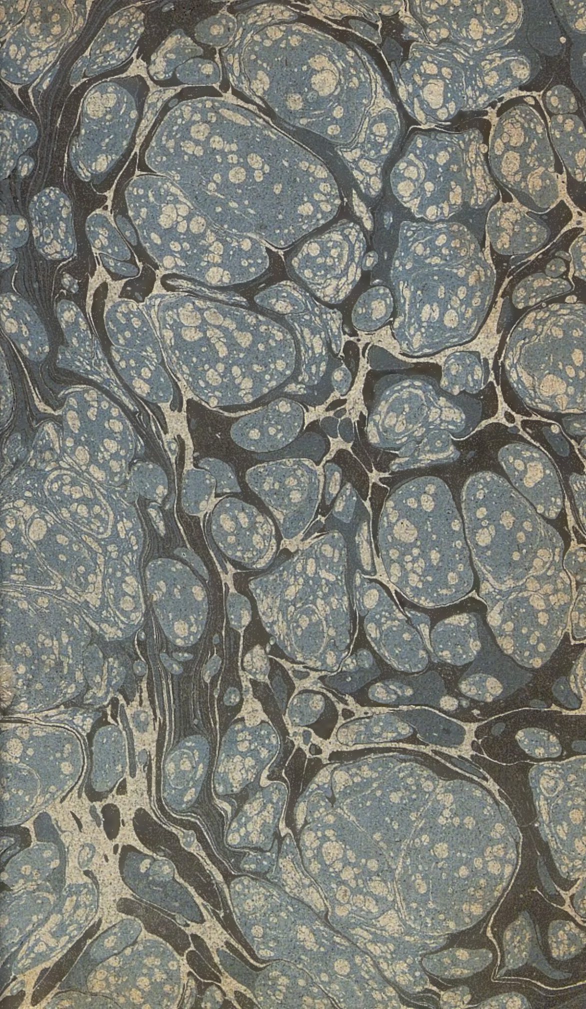
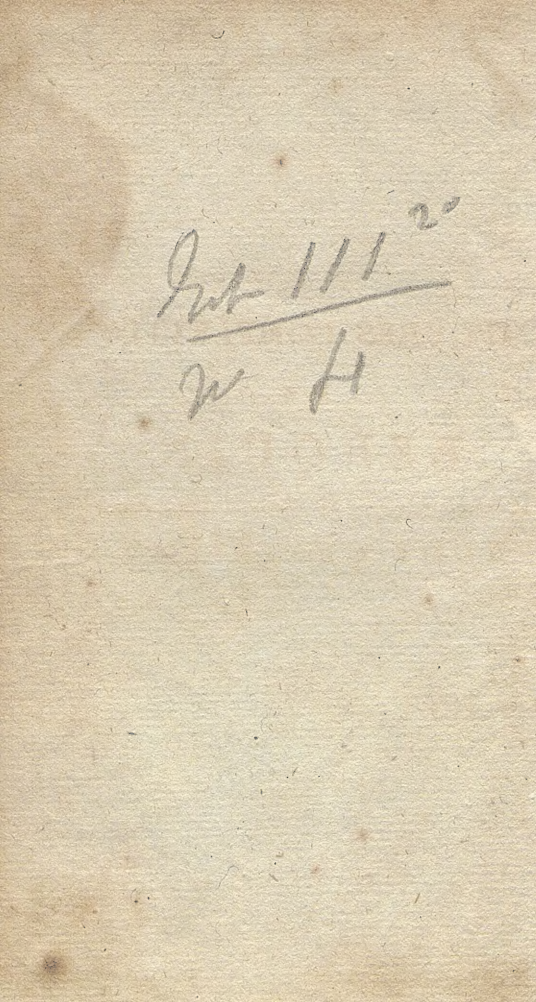


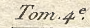






ŒUVRES COMPLETTES
DE
BERQUIN.

TOME QUATRIÈME.



Vous voyez combien j'étais coupable et combien peu je méritois votre générosité....

C. Monnet inv. del. Dupréel sculp.

L'AMI
DES
ENFANS,

PAR BERQUIN;

Mis en ordre par J. J. REGNAULT-WARRIN.

Delectando pariterque monendo.
(HORAT.)

Une morale nue apporte de l'ennui;
Le conte fait passer le précepte avec lui.
(LAFONTAINE.)

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,
Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, N°. 477.

AN DIX, (1802).

PERSONNAGES.

M. DE CALVIÈRES.
SÉRAPHINE, *sa fille.*
EUSTACHE, *son fils.*
LÉON, } *amis d'Eustache.*
RUFIN, }

La scène est dans l'appartement de M. de Calvières.

L'AMI DES ENFANS.

LA LEVRETTE ET LA BAGUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉRAPHINE, *seule*.

AH, ma chère Diane! je ne saurois plus, sans toi, faire un seul point de broderie. C'étoit-là, dans cette petite corbeille, que tu étois couchée à mon côté pendant mon travail. Quelle joie pour nous deux, lorsque tu te réveillois!

Tu courois en secouant ton grelot, sous le sopha, sous les chaises et sous la table; puis tu sautois de fauteuil en fauteuil. Combien tu paroissois heureuse, quand je te prenois dans mon sein! comme tu me léchois les mains et les joues! comme tu me caressois! Oh! quel chagrin ce seroit pour moi de ne plus te revoir! Ce n'est pas ma faute, c'est cet étourdi....

SCÈNE II.

SÉRAPHINE, EUSTACHE.

EUSTACHE, *qui a entendu les derniers mots.*

Je vois qu'il est ici question de moi.

SÉRAPHINE.

Et de qui seroit-ce donc? Si tu ne t'étois pas obstiné à la prendre hier en sortant, elle ne seroit pas perdue.

EUSTACHE.

Cela est vrai; et j'en souffre bien autant que toi. Mais que puis-je y faire à présent?

SÉRAPHINE.

Ne t'avois-je pas prié de me la laisser? mais tu ne pouvois faire un pas sans l'avoir sur tes talons.

EUSTACHE.

J'en conviens. J'avois tant de plaisir lorsqu'elle m'accompagnoit; quand je la voyois aller tantôt devant, tantôt derrière moi! Quelquefois elle s'échappoit, comme si je la poursuivois; puis elle revenoit de toutes ses jambes se jeter, en caracolant, dans les miennes.

SÉRAPHINE.

Tu devois donc y faire plus d'attention.

EUSTACHE.

Oui, je l'aurois dû. Mais comme elle étoit accoutumée à s'éloigner et à revenir d'elle-même, sans que j'eusse besoin de l'appeler, je croyois...

SÉRAPHINE.

Tu croyois....? Tu ne doutes jamais de rien; et voilà pourquoi Diane est perdue.

EUSTACHE.

Une autre fois, ma sœur, je te promets....

SÉRAPHINE.

Oui, une autre fois, quand nous n'avons plus rien à perdre. Je n'ai pu dormir un quart-d'heure tranquille de toute la nuit. Je n'ai fait que rêver à elle; il me sembloit l'entendre m'appeler de loin, en jappant. Je courois du côté d'où paroissoient venir ses cris. Je me réveillois, et je me trouvois seule. Ah! je suis sûre qu'elle est aussi bien triste de son côté.

EUSTACHE.

Cela me fait doublement de la peine, ma petite sœur, en voyant tes regrets. Si je pouvois la ravoir pour tout ce que je possède!

SÉRAPHINE.

Tu m'affliges encore plus. Mais ne sais-tu pas au moins dans quel endroit tu l'as égarée? On pourroit s'informer chez toutes les personnes du quartier.

EUSTACHE.

Je parierois qu'elle m'a suivi jusques dans notre rue, et même tout près de la maison. Comme elle va furetant dans toutes les allées, il faut qu'on l'ait retenue en fermant la porte sur elle.

SÉRAPHINE.

Oui, je crois que cela est comme tu dis; car elle seroit revenue à son gîte. Elle en sait bien le chemin.

EUSTACHE.

Léon, qui étoit alors avec moi, m'a protesté qu'il l'avoit vue un instant avant qu'elle ne se perdît. C'est lui qui en est cause. Il faisoit de si drôles de polissonneries, que j'ai oublié un moment de prendre garde à Diane.

SÉRAPHINE.

Il auroit bien dû au moins t'aider à la chercher.

EUSTACHE.

C'est ce qu'il a fait aussi tout hier au soir, et encore aujourd'hui de bonne heure. Nous avons parcouru toutes les places et tous les carrefours : nous avons

visité la halle et tous les marchés : nous sommes allés chez tous nos amis, chez tous les gens de notre connoissance ; nous n'en avons eu aucunes nouvelles. Je n'ose te regarder, ma sœur. Tu dois être bien en colère contre moi.

SÉRAPHINE *lui tendant la main.*

Je ne suis plus fâchée ; ton intention n'étoit pas de me faire de la peine ; et tu es toi-même si affligé ! Mais j'entends quelqu'un sur l'escalier. Vois qui c'est.

SCÈNE III.

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON.

LÉON, *ouvrant la porte.*

C'EST moi, c'est moi, mon ami. Bonjour, mademoiselle Séraphine.

SÉRAPHINE.

Bonjour, monsieur Léon.

LÉON.

Je suis à la piste de Diane, et j'espère bientôt....

SÉRAPHINE.

Que dites-vous ? la retrouver ?

LÉON.

Ecoutez un peu. Vous savez cette vieille qui est au coin de la rue, et qui vend du pain d'épice et des marrons ?

SÉRAPHINE.

Comment ! elle a ma chienne ?

LÉON.

Non, non; c'est une honnnête femme, et la meilleure de mes amies. Tu sais bien, Eustache, que Diane vouloit aussi, l'autre jour, faire connoissance avec elle, en mettant les deux pattes de devant sur sa table, et en flairant ses biscuits ?

EUSTACHE.

Hélas ! oui. Cette gentillesse ne lui réussit guère. Elle n'y gagna qu'un bon coup de gant fourré sur le museau.

SÉRAPHINE.

Laissons cela : achevez, achevez, monsieur Léon.

LÉON.

Eh bien! tout-à-l'heure, en allant déjeûner à sa boutique, je lui ai raconté notre malheur. Quoi! m'a-t-elle dit, cette petite doguine?...

SÉRAPHINE.

Doguine, monsieur Léon? N'appelez pas ainsi ma Diane; j'aimerois mieux ne pas en entendre parler.

LÉON.

Je ne fais que vous rapporter ses paroles. Cette petite doguine, m'a-t-elle dit, qui appartient à ce joli petit monsieur qui est de vos amis? Oui, lui ai-je répondu. Eh bien! a-t-elle repris, vous connoissez un autre petit monsieur qui demeure là-bas à ce grand balcon? C'est lui qui l'a détournée.

EUSTACHE.

Comment! ce seroit Rufin?

LÉON.

Ne te souviens-tu pas qu'il étoit arrêté hier à la boutique de cette vieille lorsque nous passâmes, et qu'il ne fit pas semblant de nous voir, de peur

d'être obligé de nous offrir de ses marrons ?

EUSTACHE.

Cela est vrai ; je me le rappelle à présent.

LÉON.

Eh bien ! lorsque nous fûmes éloignés de quelques pas, il appela Diane qui nous suivoit, lui présenta un marron dans lequel il avoit mordu ; et lorsque la pauvre bête ne songeoit qu'à se régaler, il la saisit, la serra sous son bras, et l'emporta à sa maison. C'est la bonne femme qui m'a dit tout ce manège.

SÉRAPHINE.

Oh le méchant ! Mais enfin, nous savons où elle est. Mon frère, tu n'as qu'à y aller tout de suite.

LÉON.

Je crains bien qu'il ne l'y trouve plus. Rufin ne l'a prise que pour la vendre, comme il fait de ses livres et de tout ce qu'il peut attraper chez son père. Il est capable de tout. Nous

avons joué l'autre jour à la paume ; il a triché.

EUSTACHE.

Que me dis-tu ? J'y cours à l'instant.

LÉON.

Tu ne le trouverois pas chez lui. J'en viens : il étoit sorti.

SÉRAPHINE.

Il a peut-être fait dire qu'il n'y étoit pas.

LÉON.

Non ; j'ai parcouru toute la maison. J'ai dit à une servante que j'étois venu proposer à son maître une revanche qu'il me doit à la paume, et que j'allois l'attendre chez vous.

SÉRAPHINE.

Il n'osera jamais se présenter devant nos yeux, s'il est vrai qu'il ait pris Diane.

LÉON.

Oh ! vous ne connoissez pas son effronterie. Il y viendra tout exprès pour détourner les soupçons ; mais je vais vous le démasquer.

SÉRAPHINE.

Il faut agir avec prudence, et le questionner adroitement pour lui faire avouer son secret.

LÉON.

Tenez, toute l'adresse est de lui faire voir, au premier mot, qu'il est un fripon et un voleur.

EUSTACHE.

Non, non, mon ami : cela ne serviroit qu'à faire une querelle ; et mon papa ne veut pas qu'il y en ait dans sa maison. Des paroles de douceur seront peut-être plus propres à le toucher, que des reproches violens.

SÉRAPHINE.

Peut-être aussi ne sait-il pas que la petite chienne nous appartient?

LÉON.

Bon ! ne la voit-il pas tous les jours sortir avec votre frère? Il a joué cent fois avec elle ; et il la dérobe aujourd'hui pour la vendre. Voilà bien de ses traits.

EUSTACHE.

Chut! le voici.

SCÈNE IV.

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON, RUFIN.

RUFIN.

On m'a dit, Léon, que tu étois venu me demander pour une revanche à la paume : je suis prêt à te la donner. Ah! bonjour, Eustache. Votre serviteur très-humble, mademoiselle.

SÉRAPHINE.

Vous allez vous divertir, monsieur Rufin. Rien ne vous chagrine; et nous, nous restons ici à nous désoler.

RUFIN.

Quel est donc le sujet de votre peine?

SÉRAPHINE.

Notre petite levrette, que nous avons perdue.

RUFIN.

Ah! c'est bien dommage. Elle étoit gentille,

gentille, vraiment. Le corps gris-de-cendre, la poitrine, les pattes et la queue blanches, avec de petites taches noires par-ci, par-là. Elle vaut deux louis, comme un liard.

SÉRAPHINE.

Vous vous la remettez si bien ! Ne pourriez-vous pas nous aider à la retrouver ?

RUFIN.

Est-ce que je suis inspecteur des chiens ? ou m'avez-vous donné le vôtre à garder ?

EUSTACHE.

Ma sœur n'a pas voulu te fâcher, mon ami.

SÉRAPHINE.

Mon Dieu, non. Ce n'étoit qu'une petite question d'amitié. Vous demeurez dans notre voisinage. C'est ici tout près qu'elle s'est perdue. J'ai pensé que vous auriez pu nous en donner des nouvelles.

LÉON.

Certainement, on ne pouvoit pas mieux s'adresser.

RUFIN.

Que voulez-vous dire par-là, monsieur Léon ?

LÉON.

Ce que vous devez entendre encore mieux que moi-même, quoique je sois parfaitement instruit.

RUFIN.

Si ce n'étoit par considération pour mademoiselle....

LÉON.

Rendez-lui graces vous-même de ce que je ne vous châtie pas de votre impudence.

EUSTACHE, *écartant Léon.*

Doucement donc, mon ami, ou notre chienne est perdue.

SÉRAPHINE, *retenant Rufin.*

Si, comme vous le dites, vous avez quelque considération pour moi, monsieur Rufin, faites-moi la grace de m'écouter attentivement, et de me répondre par un oui ou un non.

LÉON.

Et sans barguigner.

SÉRAPHINE.

N'avez-vous point notre levrette? ou ne savez-vous pas où elle est?

RUFIN, *déconcerté.*

Moi, moi! votre levrette!

LÉON.

Vous vous troublez; vous l'avez. Aussi bien, j'en sais toutes les circonstances. Vous l'avez prise en traître, en l'affriandant d'un marron.

RUFIN.

Qui vous a dit cela?

LÉON.

Qui vous a vu faire.

SÉRAPHINE.

Je vous le demande en grace, monsieur Rufin, cela est-il vrai ou faux?

RUFIN.

Et quand j'aurois régalé votre chienne de marrons, quand je l'aurois prise un moment pour la caresser, s'ensuit-il que je l'aie, ou que je sache ce qu'elle est devenue?

SÉRAPHINE.

Nous ne le disons pas non plus. Nous

vous demandons seulement si vous ne savez pas où elle est dans ce moment-ci ?

EUSTACHE.

Ou si, par espièglerie, tu ne l'aurois pas gardée cette nuit chez toi, pour nous mettre un peu en peine, et nous causer ensuite le plus grand plaisir ?

RUFIN.

Est-ce que vous prenez ma maison pour une auberge de chien ?

LÉON.

Il faut être bien effronté !

RUFIN.

Ce n'est pas à vous que j'ai à faire. Soyez, tant qu'il vous plaira, l'avocat des levrettes, je n'ai rien à vous répondre.

LÉON.

Parce que je vous ai confondu.

SÉRAPHINE.

Doucement, monsieur Léon ; il faut que vous vous soyez trompé. Je ne puis soupçonner monsieur Rufin de tant de bassesse, que s'il avoit trouvé notre chienne, il voulût la garder.

EUSTACHE.

S'il avoit perdu quelque chose, et que je pusse lui en donner des indices, je me ferois une joie de les lui procurer. Ainsi, il ne doit pas s'offenser de nos questions.

RUFIN.

J'en suis très-offensé, et je vais m'en plaindre à votre père.

LÉON.

Venez plutôt chez la marchande de marrons, qui vous accuse. Je vous y accompagne.

RUFIN.

C'est bon à vous d'en croire les caquets de femmes du peuple, et non à moi.

LÉON.

Les femmes du peuple ont des yeux et des oreilles ; et tant qu'il s'agira d'honnêteté, je m'en rapporterai plutôt à elles qu'à vous.

RUFIN.

Je ne souffrirai pas cette insulte ; et vous me la paierez. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON.

LÉON.

Voila un menteur bien impudent! Je gagerois ma tête qu'il a la chienne. N'avez-vous pas vu comme il avoit l'air embarrassé, quand je lui ait dit positivement qu'il l'avoit?

SÉRAPHINE.

Je ne puis le croire encore; ce seroit aussi trop coquin.

LÉON.

Vous ne pouvez le croire, parce que vous avez une ame si belle! mais de sa part, je crois toutes les noirceurs.

SÉRAPHINE.

Je conviendrai toujours qu'il est bien grossier de n'avoir pas répondu poliment à nos questions.

LÉON.

Si vous n'aviez pas été là, je l'aurois un peu secoué par les oreilles.

EUSTACHE.

Bon ! il est plus grand que toi de toute la tête.

LÉON.

Quand il le seroit deux fois plus ; je parie qu'il est sans courage. N'avez-vous pas observé qu'il devenoit plus impudent à mesure que nous étions plus polis, et qu'il prenoit un ton plus honnête à mesure que je lui serrois le bouton ? Mais je vais le suivre ; et j'irai lui prendre Diane, en quelque endroit qu'il l'ait mise.

SÉRAPHINE.

Votre peine seroit inutile, monsieur, Léon. Encore une fois, je ne puis le croire. Nous demeurons trop près l'un de l'autre, pour qu'il ait pu espérer de nous cacher son vol.

EUSTACHE.

Pourvu qu'il n'aille pas la tuer, s'il l'a prise ; de peur d'être convaincu de mensonge !

LÉON.

Il ne la tuera pas, mon ami; c'est pour la vendre qu'il l'a dérobée.

SÉRAPHINE.

O mon Dieu ! quelle idée avez-vous donc de lui ?

LÉON.

Celle que je dois avoir; et je vais vous en convaincre. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

SÉRAPHINE, EUSTACHE.

EUSTACHE.

Léon prend aussi trop vivement les choses : il fait une grande bataille du moindre différend. S'ils ont à se chamailler, je suis bien aise que ce ne soit pas ici.

SÉRAPHINE.

Nous aurions été joliment tancés par notre papa ! Léon a, je crois, un caractère officieux; mais je suis fâchée

qu'il ait encore plus envie de se venger que de nous servir.

EUSTACHE.

Il ne demande qu'à se fourrer dans toutes les querelles, et il nous a fait plus de tort que de bien. S'il est vrai que Rufin ait dérobé Diane, il me l'auroit plutôt rendue pour de bonnes paroles que pour des menaces. Mais voici mon papa.

SCÈNE VII.

M. DE CALVIÈRES, SÉRAPHINE, EUSTACHE.

M. DE CALVIÈRES.

Qu'avez-vous donc fait à Rufin? Il est venu tout échauffé me trouver dans mon appartement. Il se plaint beaucoup de vous, et sur-tout de Léon. Il dit que vous l'accusez de vous avoir dérobé Diane. Est-ce qu'elle est perdue?

EUSTACHE.

Hélas! oui, mon papa. Je n'ai pas

voulu vous le dire, parce que j'espérois à chaque instant la retrouver. C'est moi qui l'ai égarée hier au soir.

SÉRAPHINE.

Ah ! vous ne sauriez imaginer combien je la regrette. J'ai pleuré toute la nuit de ne pas la sentir à mes côtés.

M. DE CALVIÈRES.

Heureusement, ce n'est qu'un chien. On fait tous les jours, dans la vie, des pertes plus importantes. Il faut s'accoutumer de bonne heure à les soutenir. Mais toi, (*A Eustache.*) que n'y faisois-tu plus d'attention ?

EUSTACHE.

Vous avez raison, mon papa ; c'est ma faute. J'aurois dû la laisser à la maison, ou ne pas la perdre de vue, puisque je m'en chargeois. Cela me fait sur-tout de la peine par rapport à ma sœur, parce que Diane lui appartenoit encore plus qu'à moi.

SÉRAPHINE.

Oh ! je ne saurois en prendre de l'humeur contre mon frère. Je lui ai

fait quelquefois de la peine sans le vouloir, et il me l'a pardonné.

M. DE CALVIÈRES.

Embrasse-moi, ma fille. J'aime à voir que tu sais supporter un malheur avec courage : mais j'aime bien plus encore à te voir, dans tes chagrins, sans aigreur contre celui qui te les cause.

SÉRAPHINE.

Mon pauvre frère est assez puni de sa négligence. Diane lui étoit aussi chère qu'à moi; elle faisoit tous ses plaisirs. Il a encore de plus le regret de causer ma peine.

M. DE CALVIÈRES.

Conservez toujours ces sentimens l'un pour l'autre, mes chers enfans. Prenez-les pour tous vos semblables; ils sont aussi vos frères. Je connois des personnes qui, pour une pareille bagatelle, auroient chassé un honnête domestique de leur maison.

SÉRAPHINE.

Oh! que le ciel m'en préserve! Pré-

férer un chien à un domestique; une créature sans raison, à une personne de notre espèce!

M. DE CALVIÈRES.

Pourquoi tous les hommes ne font-ils, comme toi, ma chère fille, cette différence? on n'en verroit pas qui aimeroient mieux voir souffrir la faim ou le froid à un pauvre enfant, qu'à leur chien favori; qui pleurent sur une indisposition de leur épagneul, et qui voient, sans pitié, le sort d'un malheureux orphelin abandonné de toute la nature.

SÉRAPHINE.

Oh! mon papa!

M. DE CALVIÈRES.

En récompense du sentiment qui t'arrache ce soupir généreux, je te promets, ma fille, une chienne aussi jolie que celle que tu as perdue, si tu as le malheur de ne pas la retrouver.

SÉRAPHINE.

Non, mon papa, je vous en remercie. J'ai trop souffert de la perte de Diane. Si elle ne revient pas, je n'en veux plus d'autre.

d'autre. Je ne veux pas m'exposer davantage aux mêmes chagrins.

M. DE CALVIÈRES.

Tu vas trop loin, ma chère Séraphine. Nous devrions donc renoncer au plus doux plaisir de la vie, en craignant de nous choisir un ami, parce que la mort ou l'absence pourroient un jour nous en séparer ? Si tu compares le plaisir que Diane, depuis qu'elle est née, t'a fait sentir par son attachement, avec le chagrin passager que te cause sa perte, tu verras que le premier excède de beaucoup le second. Rien n'est plus naturel que de prendre de l'attachement pour une charmante petite bête comme Diane; et ce seroit même, de ta part, un trait d'ingratitude....

SÉRAPHINE.

Oui, si je cessois de penser à elle, parce qu'elle n'est plus là pour me caresser.

M. DE CALVIÈRES.

Ce qui me console un peu dans ce malheur, c'est la force que tu dois en

retirer pour en soutenir, s'il le faut, de plus grands. Tout ce que nous possédons sur la terre peut échapper de nos mains avec la même rapidité; et il est sage de s'accoutumer de bonne heure aux privations les plus sensibles. Mais, pour en revenir à notre premier sujet, vous avez donc maltraité Rufin ?

SÉRAPHINE.

Ce n'est pas nous, mon papa : nous ne lui avons parlé qu'avec douceur. C'est Léon qui l'a poussé un peu vivement.

M. DE CALVIÈRES.

Et quelle a été sa réponse ?

EUSTACHE.

Il s'est assez mal défendu. Il a été même tout décontenancé à la première question.

SÉRAPHINE.

Mais vous, mon papa, croyez-vous qu'il pût être assez effronté pour nier d'avoir pris ma levrette, s'il l'a effectivement dérobée ?

M. DE CALVIÈRES.

Je ne puis rien affirmer là-dessus ; cependant ce trouble ne vient pas d'une conscience bien pure. Au reste, pour n'avoir rien à nous reprocher au sujet de Diane, il faut la réclamer dès demain dans les annonces publiques.

EUSTACHE.

Mais, mon papa, si elle est réellement en son pouvoir, ce soin devient inutile.

M. DE CALVIÈRES.

Il peut ne pas l'être. Un chien demande à être nourri : et ce n'est pas un animal si petit et si tranquille, qu'on puisse le cacher aux yeux de tout le monde. Il se trouvera peut-être dans sa maison quelqu'un d'assez honnête pour nous en donner des nouvelles. Je ne veux faire aucune démarche auprès de son père ; je connois trop sa grossièreté. D'ailleurs, il est piqué contre moi de ce que je vous ai défendu une liaison étroite avec son fils. Il faut attendre l'effet de nos réclamations.

SÉRAPHINE.

J'en espérerois quelque chose, si je pouvois promettre une récompense à celui qui me rapporteroit la chienne.

M. DE CALVIÈRES.

C'est moi qui me charge de ce point. Viens, Eustache, je vais dans mon cabinet dresser le signalement de Diane; et tu le porteras au bureau des petites-affiches.

SÉRAPHINE.

Oh! quelle joie ce seroit pour la pauvre petite bête et pour moi, de nous revoir.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUSTACHE, *entrant dans le salon en sautant de joie.*

Ma sœur! ma sœur!

SCÈNE II.

EUSTACHE, SÉRAPHINE, *accourant d'un autre côté.*

SÉRAPHINE.

Qu'est-ce donc? Te voilà bien joyeux! Est-ce que Diane est retrouvée?

EUSTACHE.

Diane? Oh! je suis bien plus heureux! Tiens, regarde ce que j'ai trouvé au coin de notre porte.

(*Il lui donne un étui de bague.*)

SÉRAPHINE, *ouvrant l'étui.*

O la belle bague ! Mais la pierre du milieu, où est-elle ?

EUSTACHE.

Elle s'étoit apparemment détachée. La voici dans un papier. Regarde ce diamant au grand jour. Vois comme il brille. Celui de mon papa n'est pas si gros.

SÉRAPHINE.

Je plains bien celui qui l'a perdu.

EUSTACHE.

C'est encore plus triste que de perdre une levrette.

SÉRAPHINE.

Oh ! je ne sais pas. Ma petite Diane étoit si jolie ! elle nous aimoit tant ! nous l'avions vu naître. Ah ! quand je pense à la joie que nous avions de la voir profiter tous les jours, de lui faire des caresses, de recevoir les siennes ! La plus belle bague à mon doigt ne m'auroit jamais donné tant de plaisirs.

EUSTACHE.

Mais de cette bague tu pourrois acheter cent levrettes comme elle.

SÉRAPHINE.

Ce ne seroit pas la mienne. Celui qui a perdu la bague en a d'autres, peut-être; et moi, je n'avois que ma Diane. Je suis bien plus à plaindre que lui.

EUSTACHE.

Elle doit appartenir à un homme riche. Les pauvres n'ont pas de ces bijoux.

SÉRAPHINE.

Cependant, si c'étoit un malheureux domestique qui l'eût perdue, en la portant au jouaillier! si c'étoit le jouaillier lui-même! Le diamant détaché me le fait craindre. Quel malheur ce seroit pour ces honnêtes gens!

EUSTACHE.

Tu as raison. Tiens, me voilà à présent tout fâché de ma trouvaille. Il faut aller consulter notre papa. Bon! le voici qui vient.

SCÈNE III.

M. DE CALVIÈRES, EUSTACHE, SÉRAPHINE.

M. DE CALVIÈRES.

EH BIEN! l'article de ta chienne sera-t-il dans les affiches de demain?

EUSTACHE.

Mon papa, je ne suis pas encore allé au bureau. Voyez ce qui m'a retenu; c'est une bague que j'ai trouvée.

(*Il lui donne l'étui.*)

M. DE CALVIÈRES.

Voilà un superbe diamant!

EUSTACHE.

N'est-il pas vrai? il vaut bien la peine qu'on oublie un moment une petite chienne.

M. DE CALVIÈRES.

Oui, s'il t'appartenoit. Est-ce que tu te proposes de le garder?

EUSTACHE.

Mais, si personne ne le réclame?

M. DE CALVIÈRES.

Quelqu'un te l'a-t-il vu ramasser ?

EUSTACHE.

Non, mon papa.

SÉRAPHINE.

Pour moi, je n'aurois pas de repos avant de savoir à qui il appartient.

EUSTACHE.

Que le maître se montre, la bague ne restera pas sûrement entre mes mains. Fi donc ! ce seroit comme si je l'avois volée. Il faut rendre à chacun ce qui est à lui.

M. DE CALVIÈRES.

Tu ne seras peut-être pas alors si joyeux.

EUSTACHE.

Pourquoi donc, mon papa ? Je vous avouerai que je n'ai d'abord pensé qu'à mon bonheur de trouver un si beau bijou : je le regardois déjà comme mon bien. Mais ma sœur m'a fait sentir quelle devoit être la peine de celui qui l'a perdu. Je me réjouirai bien plus encore de finir son chagrin que de garder cette bague,

qui me feroit rougir toutes les fois que j'y jeterois les yeux.

SÉRAPHINE.

Il y a tant de plaisir à soulager ceux qui souffrent ! Aussi, je ne puis me figurer que Rufin ou quelque autre soit assez méchant pour retenir ma Diane, quand il saura combien je la regrette.

M. DE CALVIÈRES, *les embrassant.*

Ames pures et innocentes ! ô mes enfans ! combien je me réjouis d'être votre père ! Nourrissez et fortifiez tous les jours dans vos cœurs ces sentimens généreux. Ils feront votre bonheur et celui de vos semblables.

SÉRAPHINE.

Vous nous en donnez l'exemple, mon papa ; comment pourrions-nous sentir différemment ?

EUSTACHE.

Oh ! je vais montrer ma trouvaille à tout le monde ; et je cours faire annoncer tout-à-la-fois dans les affiches, que nous avons perdu une levrette, et trouvé une bague.

M. DE CALVIÈRES.

Doucement, mon fils; il y a des précautions à prendre. Il pourroit se trouver des gens qui voulussent s'approprier la bague, sans qu'elle leur appartînt.

SÉRAPHINE.

Oh! je serois aussi fine qu'eux. Je leur demanderois d'abord comment elle est faite; et je ne la rendrois qu'à celui qui me le diroit bien exactement.

M. DE CALVIÈRES.

Ce moyen n'est pas encore trop sûr. On peut l'avoir vue au doigt de celui qui l'a perdue, et venir ici, avant lui, la réclamer.

SÉRAPHINE.

Je vois que vous en savez plus que nous, mon papa.

M. DE CALVIÈRES.

L'objet est d'un assez grand prix pour qu'on fasse toutes les recherches propres à le faire retrouver. Ainsi, il faut attendre.

EUSTACHE.

Et si l'on ne songe pas à ce moyen?

SÉRAPHINE.

Nous y avons pensé pour Diane, on s'en avisera bien pour un diamant.

M. DE CALVIÈRES.

En attendant, je le garde entre mes mains; et vous, gardez-vous d'en parler à personne au monde.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

EUSTACHE, SÉRAPHINE.

EUSTACHE.

C'EST pourtant bien triste de ne pouvoir parler lorsqu'on a des choses agréables à dire. J'aurois eu tant de plaisir de montrer ma bague à tous les passans!

SÉRAPHINE.

Et pourqoui donc, puisque tu ne peux ni ne veux la garder? Il n'y a pas grand mérite à trouver au pied d'une borne quelque chose de précieux.

EUSTACHE.

EUSTACHE.

Cela est vrai; mais ce que je te dis est bien vrai aussi.

SÉRAPHINE.

On reproche aux femmes de ne savoir pas se taire.... Voyons qui de nous deux sera le plus discret.

EUSTACHE.

De peur que mon secret ne cherche à s'échapper, je vais ne m'occuper que de Diane, et je cours au bureau des affiches donner son portrait.

SÉRAPHINE.

Va, va, mon frère, et ne perds pas un moment. Mais que nous veut Léon?

SCÈNE V.

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON.

LÉON, *à Eustache qui veut sortir.*

Où vas-tu donc, mon ami?

EUSTACHE.

J'ai des affaires très-pressées.

LÉON.

Oh! avant de t'en aller, il faut que tu écoutes une histoire que j'ai à te faire. C'est à mourir de rire. (*Il rit.*) Ha ha ha ha!

EUSTACHE.

Je n'ai pas le temps de m'égayer.

LÉON, *le retenant.*

Oh! tu t'égaieras malgré toi. Ecoute, écoute seulement. Nous sommes bien vengés.

SÉRAPHINE.

Vengés? Et de qui?

LÉON.

De Rufin. Il a perdu la bague de son père. (*Il rit*). Ha ha ha ha! (*Eustache et Séraphine se regardent d'un air de surprise*).

SÉRAPHINE.

La bague de son père?

LÉON.

Oui, vous dis-je. Il la lui avoit donnée ce matin à porter au jouaillier, pour remettre le diamant du milieu qui s'étoit détaché. (*Eustache pousse du*

coude Séraphine. Elle lui fait signe de se taire). Il l'avoit encore lorsqu'il est venu ici. Mais comme il s'en est allé en trépignant de colère, l'étui de la bague sera tombé de sa poche dans ses mouvemens.

SÉRAPHINE.

Et l'avez-vous vu depuis sa perte? Quel air a-t-il?

LÉON.

L'air d'un déterré.

EUSTACHE.

Ah! ma sœur!

SÉRAPHINE, *lui imposant silence.*

Ecoute donc jusqu'au bout, mon frère. (*A Léon*). Son père en est-il instruit?

LÉON.

Il s'est jeté dans un nouvel embarras, par un gros mensonge. Lorsque son père lui a demandé s'il avoit remis la bague au jouaillier, il lui a répondu effrontément qu'il l'avoit remise.

SÉRAPHINE.

Le pauvre malheureux!

LÉON.

Vous le plaignez, je crois?

EUSTACHE.

Ah! il est bien digne de pitié!

LÉON.

De pitié? J'aurois voulu que vous vissiez comme je me moquois de lui.

SÉRAPHINE.

Que trouviez-vous donc là de plaisant?

LÉON.

Comment! vous ne le sentez pas? Il falloit le voir courir de boutique en boutique pour avoir des nouvelles de sa bague, et s'accrocher à tous les passans. Je le suivois, pour jouir de son embarras. Il revenoit à moi : Ne l'as-tu pas trouvée? n'en as-tu rien entendu dire? Que m'importe? lui répondois-je. Est-ce que je suis le gardien de vos bagues? — Si tu savois combien elle vaut? — Tant mieux pour celui qui l'a trouvée — Et mon père, que dira-t-il? — C'est d'un bâton qu'il vous parlera.

SÉRAPHINE.

Fi, monsieur Léon! c'est bien cruel de votre part.

LÉON.

Il n'a pas eu plus de compassion pour vous.

EUSTACHE.

Est-ce qu'il faut être méchant, même envers ceux qui le sont?

LÉON.

Oh! la vengeance est douce, et je ne sais pas m'attendrir pour ceux qui m'ont offensé. Si j'avois eu le bonheur de trouver sa bague, il ne l'auroit pas de si-tôt.

SÉRAPHINE.

Est-ce que vous la garderiez pour vous?

LÉON.

Oh! non; mais je ne la rendrois que lorsque son père l'auroit bien rossé.

EUSTACHE.

Je ne t'aurois jamais cru si méchant, Léon.

SÉRAPHINE.

Et moi, je ne puis le croire, quoique je l'entende de sa propre bouche. Vous vous intéressiez si vivement pour ma pauvre levrette ! Ce n'étoit donc pas sincère ?

LÉON.

C'étoit du fond de mon cœur. Ceux que j'aime, je les aime bien ; mais en revanche, je hais bien ceux que je hais.

SCÈNE VI.

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON, RUFIN.

LÉON.

Ah ! le voici. (*Il rit, en le montrant du doigt*). Ah ah ah ah !

RUFIN, *pleurant.*

Ah ! pour l'amour de Dieu, pardonnez-moi. Je suis le plus méchant, mais aussi le plus malheureux enfant de la terre. Me voilà puni, et bien puni de....

LÉON.

Avez-vous fait des placards pour afficher votre bague ?

RUFIN.

Je n'ose plus paroître devant mon père, et je ne sais où me cacher.

LÉON.

Je gagerois que la bague est allée s'enfiler à la queue de Diane. Nous les trouverons toutes deux à la fois.

RUFIN.

J'ai mérité vos moqueries; mais par pitié.....

EUSTACHE.

Tranquillisez-vous, monsieur Rufin; votre bague est ici.

RUFIN, *étonné.*

Vous l'avez? vous? ma bague? (*Lui sautant au cou*). Ah! mon ami, tu me rends la vie.

LÉON, *bas à Séraphine.*

Il se moque de lui. C'est bien fait.

RUFIN.

Mais, c'est-il bien vrai? Oh! je veux à genoux,... Mais, non.... il faut que

vous sachiez auparavant toute ma méchanceté.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON.

SÉRAPHINE.

Que veut dire cela? il s'échappe.

EUSTACHE.

Je crains que le pauvre garçon n'ait perdu l'esprit.

LÉON.

C'est pourtant un badinage qui peut te coûter cher. S'il va trouver son père, et que celui-ci vienne te demander la bague?

EUSTACHE.

Crois-tu donc que je veuille la retenir?

LÉON.

Réellement, est-ce que tu l'aurois?

EUSTACHE.

Certainement, je l'ai ; autrement je ne l'aurois pas dit. Je l'ai ramassée au coin de notre porte.

LÉON.

Oh! tu es trop bon, en vérité. Il ne mérite pas tant de bonheur. Tu aurois dû au moins le laisser plus long-temps en peine.

SÉRAPHINE.

Comment, M. Léon, l'exemple de mon frère ne vous touche pas ? Savez-vous bien que vous perdez beaucoup aujourd'hui de son amitié et de la mienne ?

SCÈNE VIII.

M. DE CALVIÈRES, SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON.

M. DE CALVIÈRES.

Que vouloit donc Rufin ? Je l'ai vu, de ma fenêtre, entrer ici tout éploré.

SÉRAPHINE.

Le pauvre garçon étoit à demi-mort.

EUSTACHE.

C'est lui qui a perdu la bague que j'ai trouvés : elle est à son père.

M. DE CALVIÈRES.

Lui avez-vous fait sentir l'indignité de sa conduite en vers vous ?

LÉON.

Eh ! mon dieu, non, monsieur ! Il n'a pas été seulement question de Diane. J'aurois du moins exigé qu'il me la fît retrouver. Il n'auroit pas eu sa bague sans cela.

EUSTACHE.

Ah! mon cher papa ! je n'ai pu prendre cela sur mon cœur. Je voyois Rufin si affligé !

SÉRAPHINE.

Quoique j'aime bien Diane, il m'auroit été impossible de m'en occuper dans ce moment. Je ne sentois que la douleur de ce pauvre malheureux.

M. DE CALVIÈRES.

Vous vous êtes noblement comportés l'un et l'autre. Vous êtes, mes chers enfans, mes bons amis, toute ma joie

et tout mon bonheur. Il n'y a que des ames basses qui puissent insulter au désespoir d'un ennemi accablé. Mais où est donc Rufin ? pourquoi n'a-t-il pas demandé la bague en s'en allant ?

EUSTACHE.

Il étoit si transporté de joie ! Il ne savoit ce qu'il faisoit.

SÉRAPHINE.

Il a couru vers la porte, et s'en est allé comme un fou.

EUSTACHE.

O mon papa ! si vous saviez combien je me réjouis de vous voir approuver ma conduite et celle de ma sœur !

M. DE CALVIÈRES.

Pourrois-tu me croire insensible à une action généreuse ?

EUSTACHE.

C'est que vous m'aviez défendu....

M. DE CALVIÈRES.

Je t'avois défendu de parler de la bague indiscrètement ; mais je ne t'avois pas dit de la retenir, lorsque celui à qui elle appartient se seroit fait connoître.

SCÈNE IX.

M. DE CALVIÈRES, SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON, RUFIN, *qui porte la levrette sous son bras.*

SÉRAPHINE, *avec un cri de joie.*

Ah ! Diane, ma chère Diane ! (*Elle court à elle, la prend sur son sein, et la caresse.*)

RUFIN.

Vous voyez combien j'étois coupable et combien peu je méritois votre générosité. Oh ! pourrez-vous me pardonner ce vol, et mon indigne conduite? (*Appercevant M. de Calvières.*) Ah ! monsieur, quel monstre vous avez devant les yeux !

M. DE CALVIÈRES.

On cesse de l'être lorsqu'on reconnoît ses fautes, et qu'on cherche, comme vous faites, à les réparer. Voici la bague de monsieur votre père.

RUFIN.

RUFIN.

Je meurs de honte d'avoir offensé de si braves enfans. Quelle différence entre eux et moi ! Combien je suis méchant, et comme ils sont généreux !

SÉRAPHINE.

Ce n'est qu'une petite espiéglerie de votre part, monsieur Rufin ; et vous n'auriez pas laissé passer la journée sans me rendre Diane.

RUFIN.

Vous pensez trop bien sur mon compte. Je l'avois cachée dans un grenier, et....

M. DE CALVIÈRES.

Nous ne voulons pas en savoir davantage. C'est assez que vous ayez des remords de ce que vous avez fait. Vous voyez, par vous-même, que les mauvaises actions nous font des ennemis de Dieu et des hommes ; et qu'elles sont, tôt ou tard, découvertes. J'ose aussi vous proposer pour modèle la conduite de mes enfans. O généreuses petites créatures ! que j'ai de graces à rendre

à Dieu du présent qu'il m'a fait en vous ! Vous voyez que la plus noble et la plus sûre vengeance, est celle des bienfaits; et qu'il n'est rien de si digne d'un grand cœur, que de répondre à la méchanceté par de bons offices.

RUFIN.

Ah ! je le sens moi-même; et c'est avec une vive et amère douleur.... (*A Eustache et à Séraphine.*) Me pardonnerez-vous jamais ?

EUSTACHE, *l'embrassant.*

Dès ce moment, et de toute mon ame.

SÉRAPHINE, *lui tendant la main.*

J'ai retrouvé ma Diane; tout est oublié.

RUFIN, *à Léon.*

Voilà un exemple dont nous serions indignes, si nous ne le suivions pas.

LÉON.

Oh ! je suis aussi confus que vous; et cette leçon ne sera pas perdue pour moi.

RUFIN.

Je viens d'avouer tout à mon père. Autant il étoit indigné contre moi, autant il a été touché de votre générosité. Il demande la permission de venir vous remercier dans une heure, et de vous apporter un gage léger de sa reconnoissance.

M. DE CALVIÈRES.

Non, non, qu'il garde ses présens. Mes enfans, pour faire le bien, n'attendent de récompense que d'eux-mêmes. D'ailleurs, rendre à chacun ce qui lui appartient est un devoir rigoureux, et rien de plus.

EUSTACHE.

Combien il est doux de remplir ce devoir ! Je me suis fait un ami pour la vie; n'est-il pas vrai, Rufin ?

RUFIN.

Si je pouvois répondre à cet honneur ! Je vais du moins faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour m'en rendre digne.

LÉON.

Ne me rejetez pas de votre amitié. Je n'étois pas meilleur que Rufin ; mais je viens de sentir combien la vengeance peut devenir une noble passion.

SÉRAPHINE, *caressant la levrette.*

Ah ! petite volage ! cela t'apprendra une autre fois à t'écarter de tes maîtres. Tu as passé une nuit en prison. Avise-t-en encore, pour voir.... Eh bien ! qu'en arriveroit-il ? Non, non, quoique tu fasses, je sens bien que je t'aimerai toujours.

Fin du second et dernier Acte.

JACQUOT.

MONSIEUR de Cursol revenoit un jour à cheval d'une promenade dans ses terres. Comme il passoit le long des murs du cimetière d'un petit village, il entendit des gémissemens qui partoient de son enceinte. Ce digne gentilhomme avoit un cœur trop compatissant, pour hésiter de voler au secours du malheureux qu'il entendoit ainsi gémir. Il mit pied à terre, donna son cheval à garder au domestique qui le suivoit, et franchit, d'un saut, les marches du cimetière. Il s'éleva sur le bout de ses pieds, tourna les yeux de toutes parts; enfin il apperçut à l'extrémité, dans un coin, une fosse recouverte de terre encore toute fraîche. Sur cette fosse étoit étendu un enfant d'environ cinq ans qui pleuroit. M. de Cursol s'approcha de lui d'un air d'amitié, et lui dit :

Que fais-tu là, mon petit ami?

L'ENFANT.

J'appelle ma mère. Hier on l'a couchée ici, et elle ne se lève pas.

M. DE CURSOL.

C'est apparemment qu'elle est morte, mon pauvre enfant.

L'ENFANT.

Oui, on dit qu'elle est morte; mais je ne peux pas le croire. Elle se portoit si bien l'autre jour, quand elle me laissa chez notre voisine Suzon! Elle me dit qu'elle alloit revenir, et elle ne revint pas. Mon père s'en est allé, mon petit frère aussi; et les autres enfans du village ne veulent plus de moi.

M. DE CURSOL.

Ils ne veulent plus de toi? Et pourquoi donc?

L'ENFANT.

Je n'en sais rien; mais lorsque je veux aller avec eux, ils me chassent et me laissent tout seul. Ils disent aussi de vilaines choses sur mon père et sur ma mère. C'est ce qui me fait le plus de peine. O ma mère! lève-toi, lève-toi.

Les larmes rouloient dans les yeux de M. de Cursol.

Tu dis que ton père s'en est allé et ton frère aussi ? Où sont-ils donc ?

L'ENFANT.

Je ne sais pas où est mon père ; et mon petit frère est parti hier pour un autre village. Il vint un monsieur tout noir, comme notre curé, qui l'emmena avec lui.

M. DE CURSOL.

Et où demeures-tu, à présent ?

L'ENFANT.

Chez la voisine Suzon. J'y serai jusqu'à ce que ma mère revienne, comme elle me l'a promis. Je l'aime bien, mon autre mère Suzon ; mais (*En montrant la fosse.*) j'aime encore plus ma mère qui est là. Ma mère, ma mère ! pourquoi est-tu si long-temps couchée ? Quand est-ce que tu te leveras ?

M. DE CURSOL.

Mon pauvre enfant, tu as beau l'appeler, tu ne la réveilleras jamais.

L'ENFANT.

Eh bien ! je veux coucher ici, et dormir auprès d'elle. Ah ! je l'ai vue, lorsqu'on l'a portée dans un grand coffre. Comme elle étoit pâle ! comme elle étoit froide ! Je veux coucher ici, et dormir auprès d'elle.

M. de Cursol ne put retenir plus long-temps ses larmes. Il se pencha vers l'enfant, le prit dans ses bras, l'embrassa avec tendresse, et lui dit :

Comment t'appelles-tu, mon cher ami ?

L'ENFANT.

On m'appelle Jacquot quand je suis bien sage, et Jacques quand je suis méchant.

M. de Cursol sourit au milieu de ses larmes.

Veux-tu me conduire chez Suzon ?

JACQUOT.

Oh ! oui, oui, mon beau monsieur.

Jacquot se mit à courir devant M. de Cursol aussi vîte que ses petits pieds

pouvoient le lui permettre, et il le conduisit à la porte de Suzon.

Suzon n'eut pas une médiocre surprise, lorsqu'elle vit notre gentilhomme entrer dans sa chaumière, et le petit Jacquot, qui, la montrant du doigt, et courant cacher sa tête entre ses genoux, dit : La voilà ; c'est mon autre mère. Elle ne savoit que penser d'une visite si extraordinaire. M. de Cursol ne la laissa pas long-temps dans son incertitude. Il lui peignit la situation dans laquelle il avoit trouvé le petit garçon, lui exprima la pitié qu'il lui avoit inspirée ; et la pria de vouloir bien l'instruire de tout ce qui regardoit les parens de Jacquot.

Suzon lui présenta un siège auprès d'elle, et commença ainsi son récit.

Le père de cet enfant est un cordonnier qui demeure dans la maison voisine. C'est un homme honnête, sobre, laborieux, tout jeune encore, et fort bien bâti. Sa femme étoit d'une jolie figure, mais d'une mauvaise santé ;

du reste, très-diligente et très-économe. Ils étoient mariés depuis sept ans, vivoient fort bien ensemble; et ils auroient fait le couple le plus heureux, s'ils avoient été un peu mieux dans leurs affaires. Julien ne possédoit que son métier; et Madeleine, qui étoit orpheline, n'avoit apporté à son mari qu'un peu d'argent, qu'elle avoit gagné au service du bon curé d'une paroisse à trois lieues d'ici. Ce peu d'argent fut employé à acheter un lit, quelques ustensiles de ménage, et une petite provision de cuir pour travailler. Malgré leur pauvreté, ils trouvèrent le moyen de se soutenir pendant les premières années de leur mariage, à force de travail et d'économie. Mais il étoit venu des enfans : c'est-là ce qui commença à les déranger. Encore auroient-ils pu se tirer de peine en redoublant de courage, s'ils ne leur étoit arrivé des malheurs. La pauvre Madeleine, qui avoit travaillé tous les jours de l'été dans les champs pour apporter le soir

quelque argent à son mari, tomba malade de fatigue ; et sa maladie dura tout l'automne et tout l'hiver.

Les remèdes étoient fort coûteux : d'un autre côté, l'ouvrage n'alloit pas si bien, parce que les pratiques de Julien le quittoient peu à peu, craignant d'être mal servies dans une maison où il y avoit une femme malade. Enfin, Madeleine se rétablit, mais non les affaires de son mari. Il fallut emprunter pour payer l'apothicaire et le médecin. Le travail de Julien n'alloit plus du tout : il avoit perdu toutes ses pratiques ; et Madeleine ne trouvoit pas de journée à gagner, parce que ses forces s'étoient affoibles, et que personne ne vouloit l'employer. De plus, le loyer de leur maison et la rente de l'argent qu'ils avoient emprunté, les écrasoient. Il leur fallut plus d'une fois endurer la faim ; et ils se trouvoient bienheureux lorsqu'ils avoient un morceau de pain à donner à leurs enfans.

A ces mots le petit Jacquot se re-

tira dans un coin et se mit à soupirer.

Il arriva encore que l'homme impitoyable à qui appartenoit leur maison, voyant qu'ils n'avoient pas été en état de payer les deux quartiers de l'hiver, menaça Julien de le faire arrêter. Ils le prièrent instamment de prendre patience jusqu'à la moisson, parce qu'alors ils pourroient gagner des journées à travailler dans les champs; mais ni leurs supplications, ni leurs larmes ne purent l'attendrir, quoiqu'il soit le plus riche de tout le voisinage. Ce fut avec bien de la peine qu'il leur accorda encore un mois de délai; mais il jura que si au bout de ce temps il n'étoit pas payé en entier, il feroit vendre leurs meubles, et mettre Julien en prison. On ne vit plus alors chez ces pauvres gens qu'une tristesse et une souffrance capables d'attendrir un rocher. Vous pouvez croire, monsieur, que mon cœur s'est serré bien souvent, d'entendre ces bons voisins se lamenter, et de ne pouvoir les secourir. J'allai moi-même

même une fois chez leur créancier, et je le priai d'avoir compassion de leur misère. Je lui dis que j'engagerois, s'il le falloit, ma chaumière, qui étoit tout ce que je possédois. Mais cela ne servit de rien. Tu es une misérable aussi bien qu'eux, me répondit-il; voilà ce que c'est que de loger de la canaille comme vous autres. Ah! monsieur, (*Ici des larmes coulèrent sur les joues de Suzon.*) j'endurai patiemment ce reproche, pour ne pas le fâcher encore davantage; mais que je souffrois de n'être qu'une pauvre veuve, et de ne pouvoir soulager en rien ces braves gens! Combien les riches pourroient faire de bien, s'ils en avoient la volonté comme les pauvres! Mais pour revenir à nos malheureux voisins, je conseillai à Madeleine d'aller se jeter aux pieds du curé chez qui elle avoit servi quelques années, en digne et honnête fille, et de le prier de lui avancer quelque argent.

Elle me répondit qu'elle en parleroit à son mari; mais qu'elle auroit bien de

la peine à faire ce que je lui disois, parce que le curé pourroit croire qu'ils étoient tombés dans la misère par une mauvaise conduite. Il y a trois jours qu'elle m'amena, comme elle avoit coutume de le faire, ses deux enfans, et me pria de les garder jusqu'au soir. Elle vouloit aller dans le village voisin, et voir si elle ne pourroit pas trouver chez le tisserand du chanvre à filer pour payer leur dette. Elle n'avoit jamais pu prendre sur elle-même de se présenter chez le curé, son ancien maître; mais son mari devoit y aller à sa place, et il s'étoit mis en route ce même jour. Je me chargeai avec plaisir des enfans que j'aimois beaucoup, les ayant vu naître. Madeleine, en partant, les serra contre son cœur, et les embrassa comme si elle les voyoit pour la dernière fois. Je crois la voir encore! Elle avoit les yeux tout pleins de larmes, et elle dit à l'aîné: Ne pleures pas, Jacquot, je vais être bientôt de retour, et je viendrai te chercher. Elle me tendit la main, me remercia de ce que je vou-

lois bien garder ses enfans, les embrassa encore, et sortit.

Au bout de quelque temps, j'entendis un bruit sourd dans sa maison; mais comme je la croyois partie, je pensai que c'étoit un fagot mal appuyé contre la muraille qui avoit roulé à terre, et je ne m'en inquiétai pas. Cependant le soir vint, puis la nuit; et je ne voyois point reparoître ma voisine. Je voulus aller voir chez elle si elle n'y étoit pas entrée pour poser sa filasse, avant de venir reprendre ses enfans. Je trouvai la porte ouverte, et j'entrai. O mon Dieu! comme je fus frappée, en voyant Madeleine étendue roide morte au pied d'une échelle! Je demeurai moi-même immobile et froide comme une pierre. Je ne savois ce que je devois faire. Enfin, après avoir cherché inutilement à la soulever, je courus chez le chirurgien, qui vint, lui tâta le pouls en hochant la tête, et envoya tout de suite chercher le bailli. Les gens de justice et le chirurgien examinèrent comment elle pouvoit s'être tuée;

et on trouva qu'elle devoit être morte sur le coup, ou que n'ayant pu appeler pour avoir du secours, elle étoit expirée dans son évanouissement.

Je comprends bien comment cela aura pu arriver. Elle étoit rentrée chez elle pour aller prendre dans son grenier le sac dans lequel elle devoit rapporter la filasse : et comme elle avoit encore les yeux troubles de larmes, elle n'avoit pas bien vu à poser son pied, en descendant, sur le plus haut bâton de l'échelle; et elle étoit tombée la tête la première sur le carreau. Son sac, qui étoit à côté d'elle, le disoit assez. Cependant il vint d'autres idées au bailli. Il ordonna qu'on enterrât le cadavre le lendemain au matin, avant le jour et sans cérémonie, à l'extrémité du cimetière; et il dit qu'il alloit faire des informations pour savoir ce que Julien étoit devenu. Je lui offris de garder les deux enfans chez moi; car, bien que j'aie beaucoup de peine à vivre moi-même, je me disois : Le bon Dieu sait que je suis une

pauvre veuve ; et s'il met ces enfans à ma charge, il saura bien m'aider à les nourrir. Le petit frère de celui-ci n'y a pas resté long-temps. Hier même, quelques heures après que Madeleine eut été enterrée, le bon curé chez qui elle avoit servi, vint par hasard pour la voir. Il frappa quelque temps à sa porte ; et comme personne n'ouvroit, il vint à ma fenêtre, et me demanda où étoit Julien le cordonnier, qui demeuroit dans la maison d'à côté. Je lui répondis que s'il vouloit se donner la peine d'entrer un moment, j'aurois bien des choses à lui dire. Il entra et s'assit, tenez... là où vous êtes. Je lui racontai tout ce qui étoit arrivé. Il versa un torrent de larmes. Je lui dis ensuite que Julien avoit eu la pensée d'avoir recours à lui dans l'embarras où il se trouvoit. Il parut surpris, et il m'assura qu'il n'avoit absolument pas vu Julien. Les deux enfans vinrent à lui : il les caressa beaucoup ; et Jacquot lui demanda s'il ne pourroit pas réveiller sa mère qui dormoit depuis si

long-temps. Les larmes revinrent aux yeux du bon curé, en entendant ainsi parler cet enfant; et il me dit : Bonne femme, j'enverrai chercher demain ces deux petits garçons, et je les garderai avec moi. Si leur père revient, et qu'il soit en état de les élever, je les lui rendrai lorsqu'il me les demandera. En attendant, j'aurai soin de leur éducation. Cela ne me fit pas trop de plaisir. J'aime ces petits innocens comme une mère; et il m'en auroit coûté de me les voir ôter si vîte. Monsieurle curé, lui répondis-je, je ne saurois consentir à me séparer de ces enfans : je suis accoutumée à eux, et ils sont accoutumés à moi. — Eh bien! ma bonne femme, il faut que vous m'en donniez un, et moi je vous laisserai l'autre, puisqu'il doit se trouver si bien auprès de vous : je vous enverrai de temps en temps quelque chose pour son entretien. Je ne pouvois refuser cela au bon curé. Il demanda à Jacquot s'il ne seroit pas bien aise d'aller avec lui. Là où est ma mère? répondit Jacquot; oh!

oui, de bon cœur. — Non, mon petit ami, ce n'est pas là. C'est dans ma jolie maison, dans mon joli jardin. — Non, non, laissez-moi ici avec Suzon ; j'irai tous les jours voir ma mère : j'aime mieux aller là que dans votre joli jardin. Le bon curé ne voulut pas tourmenter davantage l'enfant, qui étoit allé se cacher derrière les rideaux de mon lit. Il me dit qu'il alloit faire emporter par son valet le plus jeune, qui m'auroit donné plus d'embarras que l'aîné : et il me laissa quelque argent pour celui-ci. Voilà, monsieur, tout ce que j'ai à vous apprendre des parens de Jacquot. Ce qui redouble aujourd'hui ma peine, c'est que Julien ne revient point, et que les gens de justice font courir le bruit qu'il est allé se jeter dans une troupe de contrebandiers, et que sa femme s'est tuée de chagrin. Ces mensonges ont tellement couru tout le village, qu'il n'y a pas jusqu'aux enfans qui ne les aient dans la bouche ; et lorsque mon Jacquot veut aller avec eux, ils le chassent

et veulent le battre. Le pauvre enfant se désole, et il ne sort plus que pour aller sur la fosse de sa mère.

M. de Cursol avoit écouté en silence, mais non sans un profond attendrissement, le récit de Suzon. Jacquot étoit revenu auprès d'elle. Il la regardoit avec amitié, et l'appeloit de temps en temps sa mère.. Enfin, M. de Cursol dit à Suzon: Digne femme, vous vous êtes conduite bien généreusement envers cette malheureuse famille; Dieu n'oubliera pas de vous en récompenser.

SUZON.

Je n'ai fait que ce que je devois: nous ne sommes ici bas que pour nous aider et nous secourir. Je pensois toujours que je ne pouvois rien faire de plus agréable aux regards de Dieu, pour tous les biens que j'en ai reçus, que de soulager de tout mon pouvoir mes pauvres voisins. Ah! si j'avois pu en faire davantage! Mais je ne possède rien au monde que ma cabane, un petit jardin où je cueille mes herbes, et ce que je puis ga-

gner par le travail de mes mains. Cependant, depuis huit ans que je suis veuve, Dieu m'a toujours soutenue honnêtement, et j'espère qu'il me soutiendra le reste de mes jours.

M. DE CURSOL.

Mais si vous gardez cet enfant avec vous, la dépense de sa nourriture pourra vous gêner beaucoup, jusqu'à ce qu'il soit en état de gagner sa vie.

SUZON.

Je ferai ensorte qu'il y en ait toujours assez pour lui. Nous partagerons jusqu'à mon dernier morceau de pain.

M. DE CURSOL.

Et où prendrez-vous de quoi lui fournir des vêtemens ?

SUZON.

J'en laisse le soin à celui qui revêt les prairies de gazon et les arbres de feuillage. Il m'a donné des doigts pour coudre et pour filer; je les ferai servir à habiller notre petit orphelin. Quand on sait prier et travailler, on ne manque jamais.

M. DE CURSOL.

Vous êtes donc bien décidée à garder Jacquot avec vous ?

SUZON.

Toujours, monsieur. Je ne saurois vivre avec la pensée de renvoyer ce petit orphelin, ou de le renfermer dans une maison de charité.

M. DE CURSOL.

Vous êtes apparemment alliée à sa famille ?

SUZON.

Nous ne sommes alliés que par le voisinage et par la religion.

M. DE CURSOL.

Et moi, je vous suis allié à l'un et à l'autre par la religion et par l'humanité. Ainsi je ne souffrirai point que vous ayez seule tout l'honneur de faire du bien à cet orphelin, quand Dieu m'en a fourni plus de moyens qu'à vous. Confiez à mes soins l'éducation de Jacquot; et puisque vous êtes si bien accoutumés l'un à l'autre, et que vous méritez vous-même, par votre bien-

faisance, tout ce que son attachement pour sa mère à su m'inspirer en sa faveur, je vous prendrai tous les deux dans mon château, et j'aurai soin de votre sort : vendez votre jardin et votre chaumière, et venez auprès de moi. Vous y serez nourrie et logée pendant votre vie entière.

SUZON, *le regardant avec des yeux attendris.*

Ne soyez point fâché contre moi, monsieur. Que Dieu vous récompense de toutes vos bontés ! mais je ne puis accepter vos offres.

M. DE CURSOL.

Et pourquoi donc ?

SUZON.

D'abord, c'est que je suis attachée aux lieux où je suis née, et où j'ai vécu si long-temps : et puis il me seroit impossible de me faire au tracas d'une grande maison, et à la vue de tous les gens qui la remplissent. Je ne suis pas accoutumée au repos, ni à une nour-

riture délicate ; je tomberois malade si je n'avois rien à faire, ou si je mangeois de meilleures choses que de coutume. Laissez moi donc dans ma chaumière avec mon petit Jacquot. Il ne lui en coûtera pas d'avoir une vie un peu dure. Cependant si vous voulez lui envoyer de temps en temps quelques secours pour payer ses mois d'école, et pour acheter les outils du métier qu'il prendra, le bon Dieu ne manquera pas de vous en payer au centuple : au moins Jacquot et moi nous l'en prierons tous les jours. Je n'ai point d'enfant : Jacquot sera le mien ; et le peu que j'ai lui appartiendra, lorsqu'il plaira au Seigneur de m'appeler à lui.

M. DE CURSOL.

A la bonne heure. Je ne voudrois pas que mes bienfaits pussent vous chagriner. Je vous laisserai Jacquot, puisque vous êtes si bien ensemble. Parlez-lui souvent de moi, pour lui dire que j'ai pris la place de son père, pendant que vous prendrez aussi de votre côté

les

les soins et le nom de la mère qui lui cause tant de regrets. Je vous enverrai chaque mois tout ce qui sera nécessaire pour votre entretien : je viendrai souvent vous voir, et ma visite sera pour vous autant que pour lui.

Suzon leva les yeux vers le ciel, et attacha ses lèvres sur le pan de l'habit de M. de Cursol ; puis elle dit à l'enfant : Viens, Jacquot, baise la main de ce monsieur ; il veut être ton père.

Jacquot baisa la main de M. de Cursol : mais il dit à Suzon : Comment peut-il être mon père ? il n'a pas de tablier devant lui.

M. de Cursol sourit de la question naïve de Jacquot ; et jetant sa bourse sur la table : Adieu, brave Suzon, dit-il ; adieu, mon petit ami ; vous ne tarderez pas à me revoir. Il alla reprendre son cheval, et prit sa route vers la paroisse du Curé qui avoit emmené le plus jeune orphelin.

Il trouva le Curé occupé à lire une lettre, sur laquelle il laissoit tomber

quelques larmes. Après les premières civilités, M. de Cursol exposa au digne pasteur le sujet de sa visite, et lui demanda s'il savoit ce qu'étoit devenu le père des deux petits malheureux.

Monsieur, lui dit le Curé, il n'y a pas un quart-d'heure que j'ai reçu de lui cette lettre, écrite à sa femme. Il me l'a adressée avec ce paquet d'argent, pour lui remettre l'un et l'autre, et la consoler de son absence. Sa femme étant morte, j'ai ouvert la lettre : la voici ; ayez la bonté de la lire. M. de Cursol prit la lettre avec empressement, et lut ce qui suit :

MA CHÈRE FEMME,

« Je ne puis penser, sans chagrin, que tu aies été dans la peine à cause de mon absence : mais laisse-moi te conter ce qui m'est arrivé. Comme j'étois en chemin pour me rendre chez M. le Curé, voici ce qui me vint dans la pensée : Que me servira d'aller faire ainsi le mendiant ? Je ne ferai que sortir

d'une dette pour entrer dans une autre; et il ne me restera que l'inquiétude de savoir comment la payer. Moi qui suis encore jeune, et qui peux travailler, aller demander tant d'argent! j'aurai l'air d'un débauché ou d'un paresseux.

M. le Curé a fait notre mariage; il nous aime comme ses enfans : mais s'il alloit me refuser par mépris! ou qu'il fût hors d'état de nous secourir! Et puis, quand il m'avanceroit la somme pour un an, serai-je bien sûr de pouvoir la lui rendre? Et si je ne la lui rends pas, ne serai-je pas alors comme un voleur? je l'aurois trompé. Voilà ce que je me disois, ma chère Madeleine; et je pensai ensuite comment je pourrois nous tirer de peine, toi et moi, d'une manière plus honnête. Je ne savois quel parti prendre. Je poussois bien des soupirs vers Dieu. Enfin, il me vint tout-à-coup dans l'esprit : Tu es encore jeune, tu es grand et robuste : quel mal y auroit-il de te faire soldat pour quelques années? Tu sais

lire, écrire et compter joliment; tu peux encore faire la fortune de ta femme et de tes enfans; tu peux au moins te débarrasser de tes dettes. Pense que si tu es rangé, et que tu amasses quelque chose, tu pourras l'envoyer à Madeleine. J'étois depuis une demi-heure dans ces pensées, lorsque je vis de loin venir derrière moi deux soldats. Ils m'eurent bientôt joints. Ils me demandèrent d'où je venois, où j'allois, et si je ne serois pas bien aise de servir le roi. Je fis d'abord comme si je n'avois pas eu de go t pour le métier. Ils me tourmentèrent encore, et me promirent un bon engagement de cinquante écus. Je leur dis qu'à ce prix je pourrois bien m'enrôler pour six ans. Tope, me dirent-ils. Allons, viens avec nous, l'affaire sera bientôt baclée. Ils m'amenèrent devant un officier. Il me fit toiser, et me demanda si je savois lire, écrire et compter; et quand je lui eus répondu que oui, il me fit aussi-tôt délivrer mon argent; et de cette façon, ma chère

Madeleine, me voilà soldat pour sortir d'embarras. Je t'envoie les cinquante écus. Je n'en ai rien voulu garder. Paie tout de suite les trente écus que je dois, et six francs d'intérêt. Avec le reste, tiens ton ménage du mieux que tu pourras. Nourris-toi bien pour faire revenir tes forces. Habille nos enfans, et envoie-les bientôt à l'école. Je sais que tu es adroite et diligente; mais avec tout cela, tu ne saurois aller bien loin. Patience! j'aurai une paie de cinq sols par jour. Je vais voir si je ne pourrai pas épargner sur chaque journée un ou deux sols pour te les envoyer au bout du mois. Je demanderai dans quelque temps un congé pour t'aller voir. Ma chère Madeleine, ne t'afflige pas. Confie-toi à Dieu; six ans sont bientôt passés. Je reviendrai alors à toi, et nous pourrons recommencer à tenir ensemble notre ménage. Mon officier m'a promis d'écrire au bailli pour me faire conserver mon droit de communauté. Elève bien nos enfans; retiens-les à la maison, et

fais-leur aimer l'ouvrage. Prie tous les jours avec eux, et dis-leur bien des choses du bon Dieu, et d'être d'honnêtes gens. Tu es en état de les instruire comme il faut. Vis dans la crainte du Seigneur; prie-le pour moi, et je le prierai pour toi. Réponds-moi promptement; tu n'auras qu'à donner ta lettre au Curé pour me la faire tenir. Embrasse pour moi nos deux enfans. Dis à Jacquot que s'il est bien sage, je lui porterai quelque chose à mon retour. Dieu soit loué de toutes choses! Aime-moi toujours, et je resterai toujours ton fidèle mari ». JULIEN.

Les yeux de M. de Cursol s'étoient remplis de larmes pendant la lecture de cette lettre. Lorsqu'il l'eut achevée: Voilà, s'écria-t-il, ce qu'on peut appeler un bon mari, un bon père, et un honnête homme! Monsieur le Curé, on doit avoir bien du plaisir à faire le bonheur de si braves gens. Je vais acheter le congé de Julien; je paierai ses dettes, et je lui donnerai de quoi re-

prendre honnêtement son état. Ces cinquante écus resteront pour les enfans. Ils ont coûté cher à leur père! ils seront partagés entre eux le jour qu'ils pourront s'établir. Gardez cet argent dans vos mains, et leur en parlez quelquefois, comme du plus vif témoignage de la tendresse paternelle. Je vous en paierai les intérêts pour les réunir au capital. Je veux entrer pour quelque chose dans ce dépôt sacré.

Le digne Curé étoit trop oppressé pour être en état de répondre à M. de Cursol. Celui-ci entendit la force de son silence, lui serra la main, et partit. Tous ses projets en faveur de Julien ont été exécutés. Julien rendu au repos, et jouissant d'une aisance qu'il n'avoit jamais goûtée, seroit le plus heureux des hommes, sans les regrets de la perte de Madeleine. Il ne trouve de soulagement qu'à s'en entretenir sans cesse avec Suzon. Cette digne femme se regarde comme sa sœur, et se croit la mère de ses enfans. Jacquot ne laisse jamais

passer un seul jour sans aller sur la fosse de sa mère. Il a si bien profité des secours de M. de Cursol, que ce généreux gentilhomme a des vues pour lui former l'établissement le plus avantageux. Il a pris le même soin du plus jeune enfant de Julien; et il ne monte jamais à cheval, sans se rappeler cette touchante aventure. Lorsqu'il lui survient quelque peine, il va voir les personnes qu'il a rendues heureuses, et il s'en retourne toujours chez lui soulagé de son chagrin.

LES BOTTES.

CROTTÉES.

Le jeune Constantin, fier de sa haute naissance, ne se contentoit pas de mépriser, dans son opinion, toutes les personnes d'une condition inférieure; il se donnoit quelquefois les airs de leur témoigner ouvertement ses mépris. Il voyoit l'autre jour un domestique occupé à nettoyer les souliers de son père. Fi, lui dit-il en passant, le vilain métier! Je ne voudrois pour rien au monde être décrotteur. Vous avez raison, monsieur, lui répondit Picard; aussi j'espère bien n'être jamais le vôtre.

Le temps avoit été fort mauvais pendant toute la semaine: mais vers le midi le ciel s'éclaircit, et Constantin obtint de son papa la permission d'aller se promener à cheval; ce qui lui fit d'autant plus de plaisir, que sa cavalcade avoit été interrompue la veille par une

pluie affreuse; ensorte que ses bottes n'avoient pas encore eu le temps de sécher.

Transporté de sa joie, il descendit précipitamment à la cuisine, en criant d'un ton impérieux : Picard, je vais monter à cheval, cours nettoyer mes bottes. Eh bien ! m'obéis-tu ? Picard ne fit pas semblant de l'entendre, et continua tranquillement son déjeûner. Constantin eut beau s'emporter contre lui, et l'accabler des injures les plus grossières, Picard se contenta de lui répondre d'un grand sang-froid : Je vous ai déjà dit, monsieur, que j'espérois bien n'être jamais votre décrotteur.

M. Constantin voyant qu'il n'en pouvoit rien obtenir, malgré ses menaces, retourna plein de rage vers son papa, lui porter des plaintes de cette désobéissance. M. de Marsan, qui ne pouvoit comprendre pourquoi son domestique refusoit de remplir des fonctions comprises dans son emploi, et

dont il s'acquittoit tous les jours, sans attendre de nouveaux ordres, fit appeler Picard, qui lui raconta ce qui s'étoit passé entre Constantin et lui. Sa conduite fut approuvée de M. de Marsan; et après avoir blâmé celle de son fils, il lui dit qu'il n'avoit qu'à nettoyer ses bottes de ses propres mains, ou prendre le parti de rester à l'hôtel: il défendit en même temps à tous les domestiques de l'aider dans cette opération. Cela vous apprendra, monsieur, ajouta-t-il, combien il est cruel de ravaler des services utiles à notre bien-être, dont vous devriez adoucir la rigueur par un ton honnête et des égards généreux. Si cet état vous paroît vil, vous l'ennoblirez en l'exerçant aujourd'hui pour vous-même.

Cette sentence convertit en un chagrin amer toute la joie que Constantin venoit d'éprouver. Il auroit bien voulu monter à cheval; le temps étoit devenu si serein! Mais décrotter lui-même ses bottes? il ne pouvoit s'y résoudre. D'un

autre côté, son orgueil ne lui permettoit pas de sortir avec des bottes crottées, pour être un objet de ridicule à tous les cavaliers qu'il trouveroit sur son chemin. Il s'adressa successivement à tous les domestiques, dont il voulut corrompre, à prix d'argent, la fidélité; mais aucun n'osoit enfreindre les ordres de son maître. Ainsi Constantin fut obligé de rester à la maison, jusqu'à ce que sa fierté se fût enfin abaissée à remplir les conditions qu'on avoit exigées. Picard reprit de lui-même le lendemain ses fonctions ordinaires; et Constantin, après les avoir exercées, ne s'avisa plus de chercher à les avilir.

LES CAQUETS.

Aurélie, quoique d'un naturel assez doux, avoit contracté un défaut bien cruel : c'étoit de rapporter publiquement tout ce qu'elle croyoit remarquer de mauvais dans les autres. L'inexpérience de son âge lui faisoit souvent interpréter d'une manière fâcheuse les actions les plus innocentes. Un seul mot, une apparence légère lui suffisoient pour former d'injustes soupçons ; et à peine venoient-ils de s'établir dans son esprit, qu'elle couroit les répandre comme des faits avérés : elle y ajoutoit même quelquefois les circonstances que lui avoient prêté son imagination, pour se rendre la chose vraisemblable à elle-même. Vous devez penser aisément combien de maux furent produits par ses récits indiscrets. D'abord toutes les familles de son quartier furent brouillées ensemble. La division se répandit ensuite dans chacune d'elles en parti-

culier. Les maris et les femmes, les frères et les sœurs, les maîtres et les domestiques étoient dans un état de guerre continuel. La confiance étoit soudain bannie des sociétés où la petite fille entroit avec sa mère. On n'osoit plus se permettre devant elle le moindre épanchement. Les personnes d'un caractère foible trembloient en sa présence, et n'en étoient pas plus disposées à l'aimer. Celles qui avoient plus de fermeté dans l'esprit lui adressoient des reproches terribles. On en vint bientôt à lui fermer toutes les maisons de la ville, comme à une malheureuse créature atteinte de la peste. Mais ni la haîne, ni les humiliations ne pouvoient la corriger d'un défaut dont l'habitude s'étoit déjà profondément enracinée dans son esprit.

Cette gloire étoit réservée à Dorothée, sa cousine, la seule qui voulût encore recevoir ses visites, ou répondre à ses invitations, dans l'espérance de la ramener d'un penchant qui l'entraînoit au malheur de sa vie entière.

Aurélie étoit allée un jour la voir, et avoit passé une heure ou deux à lui raconter des histoires malignes de toutes les jeunes demoiselles de sa connoissance, malgré le dégoût que Dorothée témoignoit à l'écouter.

Maintenant, ma petite cousine, lui dit-elle, lorsqu'elle eut fini, faute de respiration, fais-moi aussi des histoires à ton tour. Tu vois une compagnie assez ridicule pour être en fonds d'anecdotes plaisantes.

Ma chère Aurélie, lui répondit Dorothée, lorsque je vois mes amies, je me livre toute entière au plaisir de leur société, sans perdre ma joie à remarquer leurs défauts. J'en reconnois d'ailleurs un si grand nombre en moi-même, que je n'ai guère le temps de m'embarrasser de ceux des étrangers. Comme j'ai besoin de leur indulgence, je leur accorde toute la mienne. J'aime mieux fixer mon attention sur leurs bonnes qualités, afin de tâcher de les acquérir. Il me semble qu'il faut n'avoir rien à

éclairer dans son propre cœur, pour porter le flambeau dans celui des autres. Je te félicite de cet état de perfection dont je suis malheureusement bien éloignée. Continue, ma chère cousine, ces nobles fonctions d'un censeur charitable, qui veut rappeler le genre humain à la vertu, en lui montrant la laideur du vice. Tu ne peux manquer de recueillir une bienveillance universelle pour des travaux si généreux.

Aurélie, qui se voyoit devenue l'objet de la haîne publique, sentit aisément les railleries piquantes de sa cousine. Elle commença dès ce moment à faire des réflexions sérieuses sur le danger de ses indiscrétions. Elle frémit d'horreur sur elle-même, en retraçant devant ses yeux tous les maux qu'elle avoit causés, et résolut d'en arrêter le cours. Elle eut bien de la peine à se défaire de la coutume qu'elle avoit prise, d'envisager les choses du côté seul qui pouvoit fournir matière à des interprétations défavorables. Mais quelles difficultés peu-

vent résister à une ferme et courageuse résolution? Elle parvint enfin à ne tourner la pénétration de son esprit observateur que vers les objets dignes de ses éloges; et les jouissances odieuses de la malignité furent remplacées par une satisfaction bien plus pure et bien plus flatteuse. Elle étoit la première à présenter toutes les actions équivoques sous un point de vue qui les fît excuser. Lorsqu'elle ne pouvoit se les offrir à elle-même avec des couleurs favorables, peut-être, se disoit-elle, ne sais-je pas toutes les circonstances de cette aventure. On a eu sans doute des motifs louables que j'ignore. Enfin, si le cas n'étoit susceptible d'aucune indulgence, elle plaignoit le coupable, rejetoit sa faute sur une trop grande précipitation, ou sur l'ignorance du mal qu'il pouvoit commettre.

Cependant elle fut bien long-temps encore à regagner les cœurs qu'elle avoit aliénés. Elle étoit déjà parvenue à l'âge de s'établir, et personne ne se présen-

toit pour l'épouser. On l'avoit évitée avec tant de soin pendant des années entières, qu'on avoit insensiblement perdu son souvenir, comme si sa carrière eût été finie pour le monde.

Elle se croyoit déjà abandonnée à passer sa vie dans une triste solitude, privée des plaisirs d'un heureux mariage, et d'une société choisie d'amis, lorsqu'un étranger fort riche, adressé à son père, l'ayant un jour entendue prendre le parti d'un absent qu'on accusoit, fut si touché de la bonté d'un caractère qui sympathisoit avec le sien, qu'il crut avoir trouvé la femme la plus propre à faire son bonheur. Il demanda sa main à ses parens, et mit à ses pieds la disposition de son cœur et de sa fortune.

Aurélie, de plus en plus convaincue, par une double expérience, des désagrémens attachés au penchant cruel de dévoiler les fautes de ses semblables, et de la joie délicieuse qu'on trouve dans sa propre estime et dans celle des gens de bien, en excusant, par une tendre

indulgence, les foiblesses de l'humanité, propose tous les jours son exemple à ses enfans, pour les garantir du malheur dont elle étoit prête à devenir la victime.

Elle m'a permis de le consacrer, dans de pareilles vues, à l'instruction de mes jeunes amies, s'il en est quelqu'une à qui cette leçon soit nécessaire : ce que je suis bien éloigné de croire, d'après cette même leçon.

UN BON CŒUR
FAIT PARDONNER
BIEN DES ÉTOURDERIES,

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DE VALCOURT.
MARIANNE, *sa fille.*
FRÉDÉRIC, *son neveu.*
DOROTHÉE, *sa nièce.*
PÉTREL, *ancien cocher.*
UN DOMESTIQUE.

La scène est dans un appartement du château de M. de Valcourt.

UN BON CŒUR
FAIT PARDONNER
BIEN DES ÉTOURDERIES,
DRAME.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE VALCOURT.

VOILA ce que l'on gagne à se charger des enfans d'autrui! Ce Frédéric, comme je l'aimois! il m'étoit, je crois, plus cher que mon propre fils; et le vaurien me joue de ces tours! Comment a-t-il pu changer à ce point, de ce qu'il annonçoit dans l'enfance! C'étoit une bonté de cœur, un feu, une gaîté! le courage d'un lion, et la candeur d'un agneau! on ne pouvoit se défendre de l'aimer. Ah! qu'il ne reparoisse plus devant mes yeux; je ne veux plus entendre parler de lui.

SCÈNE II.

M. DE VALCOURT, DOROTHÉE.

DOROTHÉE.

Vous m'avez fait appeler, mon cher oncle ? Me voici pour recevoir vos ordres.

M. DE VALCOURT.

J'ai de jolies nouvelles à te donner de ton coquin de frère.

DOROTHÉE, *en pâlissant.*

De Frédéric ?

M. DE VALCOURT.

Tiens, lis cette lettre de Rodolphe ; ou plutôt, je vais te la lire moi-même.

(*Il lit.*)

MON CHER PAPA,

« J'ai bien du chagrin de n'avoir que des choses si désagréables à vous annoncer ; mais il vaut encore mieux que vous les appreniez de moi que d'un autre. Notre cher Frédéric. . . . »

Oh !

Oh! oui, il mérite bien à présent ce nom d'amitié.

« Notre cher Frédéric mène une mauvaise conduite. Il y a quelques jours qu'il a vendu sa montre; et, ce qui est encore pis, la plupart de ses livres de classe et de prières. Je vais vous dire comment je l'ai su. Un vieux bouquiniste qui nous apporte au collège des livres de rencontre, vint l'autre jour m'offrir un *Exercice du Chrétien*. Comme j'ai usé le mien à force de le lire, je ne demandois pas mieux que d'en acheter un autre. Il me le présente. Je le reconnois aussitôt pour celui de Frédéric; et d'autant mieux, que son nom étoit griffonné sur le titre. Je l'achetai six sols; mais je n'en dis rien, pour que cela ne lui fît pas de tort parmi nos camarades. Je me contentai de le porter au préfet, qui fit venir le bouquiniste, et lui demanda de qui il tenoit ce livre. Le bouquiniste avoua qu'il l'avoit acheté de mon cousin. Frédéric ne put le nier, et il dit qu'il l'avoit vendu, parce qu'il avoit besoin

d'argent; et qu'en attendant qu'il pût en acheter un autre, il avoit emprunté celui d'un de ses amis qui en avoit deux. Le préfet voulut savoir ce qu'il avoit fait de son argent. Frédéric le lui déclara; mais je le soupçonne de n'avoir fait qu'un mensonge. Ah, ah! dis-je en moi-même, il faut savoir s'il ne s'est pas aussi défait de quelques-unes de ses nippes. Je pensai d'abord à la montre que vous lui avez donnée pour ses étrennes, afin qu'il sût un peu le compte de son temps dont il ne s'occupoit guère, comme vous devez vous en souvenir. Je le priai de me dire l'heure qu'il étoit. Il fut embarrassé, et il me répondit que sa montre étoit chez l'horloger. J'y allai sur-le-champ pour m'en éclaircir. Il n'y avoit pas un mot de vrai. Je lui fis des représentations en bon cousin. Il me répliqua que cela ne me regardoit point, et que sa montre étoit beaucoup mieux là où il l'avoit mise que dans son gousset; qu'il n'avoit plus besoin de savoir l'heure pour ce qu'il avoit à faire. Qui sait encore ce qu'il aura

fait de pis ? car on ne peut pas tout deviner. »

Eh bien ! que dis-tu de cela, Dorothée ?

DOROTHÉE.

Mon cher oncle, je vous avoue que je suis aussi mécontente que vous de mon frère. Cependant....

M. DE VALCOURT.

Un peu de patience. Ce n'est pas tout. Voici le plus beau de l'histoire. (*Il lit.*)

« Ecoutez un peu ce qu'il a fait depuis. Avant-hier après midi, il sortit sans permission, et le soir il n'étoit pas encore de retour. On sonne le souper, il ne se trouve point au réfectoire. Enfin, il passe toute la nuit dehors, et ne rentre que le lendemain au matin. Vous pouvez imaginer comment il fut reçu. On lui demanda où il étoit allé. Il avoit forgé d'avance toutes ses menteries. Mais quand même tout ce qu'il a dit seroit vrai... Au reste, il doit paroître ce soir à l'assemblée générale des maîtres du collège ; et

si on lui fait justice, il sera chassé honteusement, ou tout au moins, renvoyé. Ce qui m'afflige le plus, c'est son ingratitude pour vos bontés, la honte dont il nous couvre, et le train d'une vie libertine qu'il prend. Je ne puis me persuader qu''il n'ait pas menti en disant l'endroit où il a passé la nuit.»

Et pourquoi ne l'ajoutes-tu pas?

« Mais je veux bien qu'il ait dit la vérité. Ce seroit peut-être pis, et il n'en seroit que plus digne de votre colère. Il menace maintenant de s'échapper pour se rendre chez vous....»

Oui, oui, qu'il y vienne! Qu'il mette seulement le pied sur le seuil de ma porte, il verra ce qu'il lui en arrivera. Qu'il retourne là où il passe ses nuits. Dorothée, c'est à toi que je parle; ne t'avise pas de me dire un mot en sa faveur. On peut le mettre en prison, le renvoyer, le chasser ignominieusement, tout cela m'est égal. Je ne m'informe plus de lui. Il n'a qu'à se rendre dans un port de mer, se faire mousse, et

s'embarquer pour les grandes-Indes. Je l'ai regardé trop long-temps comme mon fils.

DOROTHÉE.

Oui, mon cher oncle, vous nous avez tenu lieu de père ; et nos parens mêmes n'auroient pas eu plus de soins et de bontés pour nous.

M. DE VALCOURT.

Je l'ai fait avec plaisir, et je n'en ai aucun mérite ; feue votre mère, pendant mes voyages, en a fait autant pour mes enfans : ainsi c'étoit pour moi un devoir sacré. Je ne m'en étois jamais repenti jusqu'à ce jour ; mais....

DOROTHÉE.

Ah ! si mon frère a pu s'oublier un moment, ce n'est que par la fou[illegible]ue [illegible] son caractère. Vous l'av[illegible] eu long-temps sous vos [illegible]. Lorsqu'il avoit commis un[illegible] faute, son repentir et le regret [illegible] vous avoir fâché, étoient plus grands que son offense.

M. DE VALCOURT.

Et aussi combien lui ai-je pardonné

d'étourderies ! Lorsqu'il s'est brûlé les sourscils et les cheveux avec ses pétards ; lorsqu'il a cassé, par la fenêtre, un grand miroir chez notre voisin ; lorsqu'il s'est laissé tomber dans un bourbier avec un habit tout neuf ; lorsqu'il a conduit ma plus belle voiture dans les fossés du château, ne lui ai-je pas fait grace de tout cela ? J'attribuois ces belles équipées à une pétulance qui n'annonçoit pas encore de mauvais naturel : mais vendre sa montre et ses livres, passer la nuit hors de sa pension, se révolter contre ses maîtres, avoir encore le front de penser à rentrer chez moi !

DOROTHÉE.

Mon cher oncle, ayez d'abord la bonté d'entendre ce qu'il peut dire pour sa justification.

M. DE VALCOURT.

L'entendre ! Dieu me préserve seulement de le voir ? Je vais donner des ordres dans le village pour qu'on le reçoive à grands coups de fourche, s'il ose s'y présenter.

DOROTHÉE.

Non, vous ne pourrez jamais prendre cette dureté sur votre cœur; vous ne rejeterez point les prières d'une nièce qui vous chérit et vous honore comme son père.

M. DE VALCOURT.

Tu vas voir si cela me sera difficile.

DOROTHÉE.

Vous voudrez donc me laisser croire que vous n'aimez plus la mémoire de votre sœur, que vous ne m'aimez plus moi-même?

M. DE VALCOURT.

Toi, je n'ai rien à te reprocher. Aussi les fautes de ton frère ne changeront rien de mes sentimens à ton égard. Mais si tu m'aimes, ne me tourmente plus de tes supplications. Ne songe qu'à vivre heureuse de mon amitié.

DOROTHÉE.

Comment pourrois-je vivre heureuse, en voyant mon frère dans votre disgrace?

M. DE VALCOURT.

Il l'a trop bien méritée ! Pourquoi ne pas dire ce qu'il fait de l'argent, et où il est allé courir ?

DOROTHÉE.

Il paroît, par la lettre même, qu'il en a fait l'aveu. C'est Rodolphe qui ne veut pas y croire. (*Elle baise, en pleurant, la main de M. de Valcourt.*) Ah! mon cher oncle !

M. DE VALCOURT, *un peu attendri.*

Eh bien ! je veux encore faire un effort pour toi. J'attendrai la lettre du préfet.

SCÈNE III.

M. DE VALCOURT, DOROTHÉE, UN DOMESTIQUE.

M. DE VALCOURT.

QUE me veux-tu ?

LE DOMESTIQUE.

C'est un messager qui demande à vous parler.

M. DE VALCOURT.

Qu'est-ce qu'il m'apporte ?

LE DOMESTIQUE.

Une lettre du collège. (*Le domestique lui remet la lettre.*)

M. DE VALCOURT, *regardant la lettre.*

Bon ! voici ce que j'attendois. C'est du préfet. Je reconnois sa main. Où est le messager? qu'il attende ma réponse.

LE DOMESTIQUE.

Voulez-vous que je le fasse monter ?

M. DE VALCOURT.

Non, je descends. Je veux m'instruire de sa bouche. (*Il sort. Dorothée veut le suivre. Le domestique lui fait signe de rester.*)

SCÈNE IV.

DOROTHÉE, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Ecoutez, écoutez, mamselle Dorothée.

DOROTHÉE.

Qu'avez-vous à me dire?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur votre frère est ici.

DOROTHÉE.

Mon frère ?

LE DOMESTIQUE.

S'il n'est pas encore arrivé, il n'est pas bien loin.

DOROTHÉE.

De qui le savez-vous ?

LE DOMESTIQUE.

Du messager qui l'a rencontré sur la route. Ah ! mamselle, qu'a donc fait M. Frédéric ?

DOROTHÉE.

Rien qui soit indigne de lui. Ne l'en croyez pas capable.

LE DOMESTIQUE.

Oh ! c'est aussi ce que je pensois ! Dieu sait que nous l'aimions tous, et que nous aurions tous donné pour lui jusqu'à notre vie. Il nous récompensoit du moindre service que nous pouvions lui rendre. Il faisoit notre paix avec votre oncle, lorsqu'il étoit en colère contre nous. Il étoit le protecteur de

tous les malheureux du village. Comment donc son préfet a-t-il pu se fâcher contre lui ? Ah ! je le vois ; on aura voulu le punir pour quelque gentille espièglerie ; et lui qui est un brave jeune seigneur, ne se laisse pas traiter cavalièrement.

DOROTHÉE.

Où le messager l'a-t-il trouvé ?

LE DOMESTIQUE.

Près du second village. Il dormoit entre des saules sur le bord d'un ruisseau.

DOROTHÉE.

Mon pauvre frère !

LE DOMESTIQUE.

Le messager a attendu qu'il se réveillât. Vous devez penser combien M. Frédéric a été surpris en le voyant. Il s'est imaginé que cet homme avoit été mis à ses trousses pour le ramener, et il lui a dit qu'il se feroit mettre en pièces, plutôt que de le suivre.

DOROTHÉE.

Je le reconnois bien à ce ton ferme et résolu.

LE DOMESTIQUE.

Le messager lui a protesté qu'il avoit tant d'amitié pour lui, que dût-il en recevoir des reproches, dût-il même en perdre son emploi, il ne voudroit pas le chagriner. Il lui a dit le sujet de son message, et lui a rapporté les propos qu'on tenoit sur son compte.

DOROTHÉE.

Et quel parti mon frère a-t-il pris ?

LE DOMESTIQUE.

Quoiqu'il fût harrassé de fatigue, il s'est mis en marche avec le messager; et ils ont fait route ensemble jusqu'à la lisière du bois. M. Frédéric s'y est jeté pour aller se cacher dans l'hermitage; il y attendra le retour du messager, pour savoir comment votre oncle aura pris les choses.

DOROTHÉE.

Oh ! si je pouvois lui parler !

LE DOMESTIQUE.

Il y a apparence qu'il le desire autant que vous.

DOROTHÉE.

DOROTHÉE.

Mon oncle tourne souvent de ce côté sa promenade. S'il alloit le rencontrer dans son premier feu! O mon ami, courez lui dire qu'il aille se tapir dans la grange, derrière les bottes de foin. J'irai le trouver aussitôt que mon oncle sera sorti.

LE DOMESTIQUE.

Soyez tranquille, mamselle. Je vais l'y conduire moi-même, et l'aider à se cacher. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

DOROTHÉE, *seule.*

Que de chagrins il me cause sans cesse! et je ne puis m'empêcher de l'aimer.

SCÈNE VI.

MARIANNE, DOROTHÉE.

DOROTHÉE.

Ah ! ma chère cousine, que j'avois d'impatience de t'entretenir ! Hélas ! je n'ai cependant que de bien mauvaises nouvelles à t'apprendre.

MARIANNE.

Je les sais toutes. Mon papa vient de me donner à lire la lettre de mon frère. Celle du préfet a redoublé sa colère contre Frédéric.

DOROTHÉE.

Je ne sais par où m'y prendre pour le justifier.

MARIANNE.

Je parierois qu'il est innocent. Tu connois cet hypocrite de Rodolphe ? Il fait toutes les fautes, et sait les mettre adroitement sur le compte d'autrui. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il cherche à perdre ton frère dans l'esprit de mon

papa. Vingt fois, par des accusations secrètes, il l'a fait chasser de la maison; et puis, lorsque les choses se sont éclaircies, il s'est trouvé qu'il n'y avoit que lui seul de coupable. Je vois, par sa lettre même, qu'il est un traître, et que Frédéric est tout au plus un étourdi.

DOROTHÉE.

Quelle douce consolation me donne ton amitié! Oui, mon frère est né bon, franc, cordial, généreux, sans défiance; mais il est pétulant, audacieux et inconsidéré. Il est opiniâtre dans ses idées, et ne ménage pas assez ceux qui ne le traitent pas à sa fantaisie.

MARIANNE.

Et Rodolphe est envieux, dissimulé, hypocrite et flatteur. C'est un chat qui fait d'abord patte de velours, et qui donne ensuite son coup de griffe au moment où vous comptez le plus sur son amitié. Que je donnerois mon frère avec toutes ses fausses vertus, pour le tien, chargé de tous ses défauts! Le pis est que Frédéric ne soit pas ici.

DOROTHÉE.

Et s'il y étoit?

MARIANNE.

Oh! où est-il donc? J'y cours : je meurs d'envie de le voir.

DOROTHÉE.

Chut! Je crois entendre mon oncle qui gronde.

MARIANNE.

Tu es la sœur de Frédéric ; il est juste que tu le voies la première. Je vais rester ici avec mon papa, pour chercher à l'adoucir. Toi, cours auprès du pauvre fugitif, et porte-lui quelques paroles d'espérance et de consolation.

DOROTHÉE.

Oui, et une bonne mercuriale aussi, je t'assure; car il la mérite de toutes façons. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

M. DE VALCOURT, MARIANNE.

M. DE VALCOURT.

Je suis si en colère contre ce drôle, que je n'ai pas été en état d'écrire pour renvoyer le messager. Il peut aussi bien ne partir que demain au matin. Tâchons de me remettre un peu.

MARIANNE.

Quoi! mon papa, vous êtes toujours fâché contre mon pauvre cousin? Est-ce donc un si grand crime qu'il a commis?

M. DE VALCOURT.

Il te sied bien vraiment de l'excuser! je vois que tu n'as pas une meilleure tête que lui, et que tu aurois peut-être fait pis à sa place. Vous avez cependant l'un et l'autre un bon exemple sous les yeux.

MARIANNE.

Et qui donc?

M. DE VALCOURT.

Mon brave Rodolphe.

MARIANNE.

Ah! oui! Mon frère est un garçon bien vrai, bien généreux! C'est un digne modèle!

M. DE VALCOURT.

Je sais que Dorothée et toi vous lui en avez toujours voulu. Moi-même, d'après votre façon de penser, j'avois pris des préventions contre lui. Mais le préfet m'en rend aujourd'hui de si bons témoignages...

MARIANNE.

Eh! mon Dieu! ses précepteurs ne vous accabloient-ils pas ici de ses louanges? On sait qu'il est né d'un homme riche; et on espère toujours attraper des présens d'un père, en le flattant sur son fils.

M. DE VALCOURT.

Je veux bien qu'on m'ait un peu flagorné sur son compte; mais au moins ne m'a-t-il pas joué un seul tour,

comme Frédéric m'en a joué mille depuis son enfance.

MARIANNE.

Ses tours ne portoient de préjudice à personne ; ils ne faisoient tort qu'à lui-même.

M. DE VALCOURT.

Tu me mettrois en fureur. Il ne s'est fait tort qu'à lui-même, n'est-ce pas, en précipitant dans les fossés ma plus belle voiture ? une voiture dorée toute neuve, qui venoit de me coûter six mille francs !

MARIANNE.

Ce n'est qu'un trait d'étourderie, bien excusable à son âge. Pétrel essayoit cette voiture : Frédéric le tourmenta si fort pour monter sur le siège, qu'il le prit avec lui. Lorsqu'ils eurent fait quelques pas, le fouet tombe. Pétrel descend pour le ramasser. Les chevaux sentent leurs rênes dans une main plus foible ; ils s'emportent. Heureusement l'avant-train se détache, et il n'y a que la voiture qui en ait souffert.

M. DE VALCOURT.

Ce n'est pas assez, peut-être? Et qui, dans cette aventure, est plus à plaindre que moi?

MARIANNE.

Frédéric, qui en a eu la tête toute fracassée, et sur-tout le pauvre Pétrel qui a perdu son service.

M. DE VALCOURT.

Ah! je ne puis y penser sans frémir encore de colère. Cette belle équipée m'a coûté plus de cent louis.

MARIANNE.

Et combien de regrets elle a coûté au bon Frédéric! Il ne se consolera jamais d'avoir été cause de la disgrace du malheureux Pétrel.

M. DE VALCOURT.

Deux bons vauriens à mettre ensemble. J'admire toujours que tu choisisses les plus mauvais garnemens pour plaider leur cause. C'est dommage, en vérité, que tu ne sois pas née garçon, pour être camarade de ton cousin. Vous

auriez fait, je crois, tous deux de belles manœuvres.

MARIANNE.

Mais au moins....

M. DE VALCOURT.

Tais-toi. Tu m'importunes de tes sornettes. Je veux sortir pour aller prendre le frais. Va chercher Dorothée, et vous viendrez me trouver. (*Il sort, et laisse son chapeau.*)

SCÈNE VIII.

MARIANNE.

J'AURAI bien de la peine encore à le faire revenir. Ne désespérons de rien cependant : il n'est méchant que dans ses paroles.

SCÈNE IX.

MARIANNE, DOROTHÉE.

DOROTHÉE, *présentant son nez à la porte entr'ouverte.*

Bst!

MARIANNE.

Eh bien?

DOROTHÉE.

Mon oncle est-il dehors?

MARIANNE.

Il vient de sortir. Et Frédéric?

DOROTHÉE.

Il nous attend sur l'escalier dérobé.

MARIANNE.

Il n'y a qu'à le faire monter dans notre appartement.

DOROTHÉE.

Il faut bien s'en garder. Justine y est.

MARIANNE.

Que ne le faisons-nous entrer ici? Personne n'y vient, lorsque mon papa est dehors.

DOROTHÉE.

Tu as raison. Il nous sera aussi plus facile de le faire esquiver au besoin. Attends ; je vais le faire monter.

SCÈNE X.

MARIANNE.

Que je suis curieuse de l'entendre raconter son histoire ! J'aurai aussi bien du plaisir de le voir. Il y a plus d'un an qu'il nous a quitté. Ah ! je l'entends. (*Elle va jusqu'à la porte à sa rencontre.*)

SCÈNE XI.

MARIANNE, DOROTHÉE, FRÉDÉRIC.

MARIANNE, *l'embrassant.*

Ah ! mon cher cousin !

DOROTHÉE.

Il mérite bien ces caresses, pour les chagrins qu'il nous cause !

MARIANNE, *lui tendant la main.*

Je le vois. Tout est oublié.

FRÉDÉRIC.

Ma chère cousine, je te trouve donc toujours la même ? Tu n'as jamais été si sévère pour moi que ma sœur.

DOROTHÉE.

Si je l'étois autant que notre oncle, va.....

FRÉDÉRIC.

Avant toutes choses, que dit-il ? Est-il donc vrai qu'il soit si fort en colère contre moi ?

DOROTHÉE.

DOROTHÉE.

S'il savoit que nous te cachons ici, nous n'aurions rien de mieux à faire que de vuider la maison, et de courir les champs.

MARIANNE.

Oh! oui, garde-toi bien de te présenter si-tôt à ses yeux : il seroit homme à te fouler peut-être sous ses pieds dans sa première fureur.

FRÉDÉRIC.

Que peut donc lui avoir écrit le préfet?

DOROTHÉE.

Un beau panégyrique sur tes fredaines.

MARIANNE.

Mon frère en avoit déjà touché quelque chose par la poste d'hier.

FRÉDÉRIC.

Quoi! Rodolphe a écrit? Je n'ai donc plus besoin de justification. Il sait aussi bien que moi comment les choses se sont passées. Je lui ai tout confié.

MARIANNE.

Il n'y auroit qu'à te juger sur sa lettre.

FRÉDÉRIC.

Je veux être un coquin, si je ne suis pas innocent.

DOROTHÉE.

Ce n'est rien dire. Il faut bien être l'un ou l'autre.

FRÉDÉRIC.

Et vous avez pu me croire coupable! Quel est donc mon crime? d'avoir vendu ma montre?

DOROTHÉE.

N'est-ce rien que cela? Et qui sait encore si tes chemises, tes habits....

FRÉDÉRIC.

Il est vrai. J'aurois tout vendu, si j'avois eu besoin de plus d'argent.

DOROTHÉE.

Voilà une belle manière de te défendre! Et passer les nuits hors de ta pension?

FRÉDÉRIC.

Une nuit, ma sœur.

DOROTHÉE.

Et te révolter contre un juste châtiment?

FRÉDÉRIC.

Dis contre un outrage que je n'avois pas mérité. Quand je m'y serois soumis, j'aurois toujours conservé dans l'esprit de mon oncle la tache d'une faute; et si l'on m'avoit chassé, je n'aurois jamais reparu devant vous.

MARIANNE.

Mais, mon ami, que peux-tu dire pour ta défense? Il faut bien que nous en soyons instruites, pour te blanchir aux yeux de mon papa.

FRÉDÉRIC.

Le voici. Il y a quelques jours qu'on nous parla d'une foire dans le prochain village. Le préfet nous donna la permission d'y aller pour nous divertir et pour voir les curiosités qu'on y montre.

DOROTHÉE.

Ah! c'est donc en oranges et en pralines que tu as mangé ta montre et ton

Exercice du chrétien ; ou bien à voir les singes et les marmottes ?

FRÉDÉRIC.

Il faut que ma sœur ait bien du goût pour toutes ces choses, pour croire qu'on puisse y dépenser son argent. Non, ce n'est pas cela. J'avois soif, et j'entrai dans une auberge, où l'on vendoit de la bierre.

DOROTHÉE.

Mais, c'est encore pis.

FRÉDÉRIC.

En vérité, ma sœur, tu es bien cruelle. Laissez-moi donc achever. Tandis que j'étois assis. . . .

MARIANNE, *prêtant l'oreille vers la porte.*

Nous sommes perdus ! Mon papa. Je l'entends.

DOROTHÉE.

Sauve-toi ! sauve-toi !

FRÉDÉRIC.

Non, je veux attendre mon oncle pour me jeter à ses pieds.

MARIANNE.

Eh ! non, mon ami ; il n'est pas en état de t'entendre. Par pitié pour moi....

FRÉDÉRIC.

Tu le veux ?

MARIANNE.

Oui, oui ; laisse-moi gouverner tes affaires. (*Elle le pousse par les épaules vers la porte de l'escalier dérobé ; la ferme sur lui, et revient.*)

SCÈNE XII.

M. DE VALCOURT, MARIANNE, DOROTHÉE.

MARIANNE.

Eh bien ! mon papa, vous voilà déjà de retour de votre promenade ?

M. DE VALCOURT.

Je cherche mon maudit chapeau. Je ne sais où je l'ai laissé.

DOROTHÉE, *cherchant des yeux.*

Tenez, tenez, le voici. (*Elle le lui présente.*)

M. DE VALCOURT.

Tu ne pouvois pas avoir l'avisement de me le porter?

DOROTHÉE.

Il faut que je sois aveugle, pour ne l'avoir pas vu.

MARIANNE.

Qui peut penser à tout?

M. DE VALCOURT.

Effectivement, il y a tant de choses qui t'occupent!

MARIANNE.

C'est que le pauvre Frédéric m'est revenu dans la tête.

M. DE VALCOURT.

N'entendrai-je jamais que ce nom siffler à mes oreilles?

MARIANNE.

Et bien! mon papa, n'en parlons plus. Ne voudriez-vous pas aller continuer votre promenade avant le serein?

M. DE VALCOURT.

Non, je ne veux plus sortir. (*Marianne et Dorothée se regardent en branlant la tête d'un air mécontent.*) Il est

trop tard. Aussi bien on vient de me dire que mon ancien cocher est en-bas, et qu'il veut me parler.

MARIANNE et DOROTHÉE.

Pétrel ?

M. DE VALCOURT.

Quelque dommage qu'il m'ait causé, le mal est fait; et il en a été assez puni. Je veux savoir ce qu'il a à me dire.

MARIANNE.

Il pourroit bien attendre que vous fussiez revenu de votre promenade.

M. DE VALCOURT.

Non, non; j'en serai plutôt débarrassé. Dans le fond.... (*Marianne et Dorothée se parlent en secret.*) (*A Marianne.*) Lorsque votre père, (*A Dorothée.*) lorsque votre oncle vous parle, il me semble que vous devriez l'écouter. Dans le fond.... (*Dorothée veut s'esquiver.*) Où allez-vous, Dorothée ?

DOROTHÉE, *embarrassée.*

C'est que j'ai besoin de descendre.

M. DE VALCOURT.

Eh bien ! dites à Pétrel de monter. (*Dorothée sort.*)

SCÈNE XIII.

M. DE VALCOURT, MARIANNE.

M. DE VALCOURT.

Dans le fond, ce pauvre homme me fait pitié. Je n'ai jamais eu de si bon cocher. On auroit pu se mirer sur le poil de mes chevaux ; et il n'alloit pas boire leur avoine au cabaret.

MARIANNE.

Ah ! si vous l'aviez gardé, vous auriez épargné bien des chagrins au pauvre Frédéric.

M. DE VALCOURT.

Ne m'en parle plus. C'est lui qui est cause que j'ai renvoyé Pétrel, et que je me trouve à présent sans cocher ; car celui-là m'a dégoûté de tous les autres. Je ne trouverai jamais à le remplacer.

SCÈNE XIV.

M. DE VALCOURT, MARIANNE, DOROTHÉE, PÉTREL.

DOROTHÉE.

Mon cher oncle, voici Pétrel.

PÉTREL.

Je vous demande pardon, monsieur; mais je ne puis croire que vous soyez toujours en colère contre moi. Ne trouvez pas mauvais que j'aie pris la liberté de paroître devant vous en traversant le village, pour vous prier de me donner un bon certificat.

M. DE VALCOURT.

Est-ce que je ne t'en ai pas donné ?

PÉTREL.

Je n'en ai pas eu d'autre que..... « Tiens, voilà son argent, sors à l'ins-« tant du château, et ne te présente « jamais à mes yeux ». Vous ne me laissâtes pas le temps de vous deman-

der une attestation en forme plus gracieuse.

M. DE VALCOURT.

C'est que tu ne méritois pas qu'on fît plus de cérémonie : car il m'en a coûté ma plus belle voiture. Plût à Dieu que Frédéric s'y fût aussi tordu le cou !

PÉTREL.

Que voulez-vous, monsieur ? Un cocher n'a de tête qu'avec son fouet, et le mien m'étoit échappé. Je serai plus prudent à l'avenir.

M. DE VALCOURT.

Allons, tout est oublié. Comment fais-tu pour vivre ?

PÉTREL.

Ah ! mon cher maître, depuis que je suis hors de chez vous, je n'ai pas eu un bon moment. Vous savez qu'en sortant d'ici, j'entrai chez M. le major de Braffort. Oh ! quel homme ! il ne savoit parler que la canne levée. Que Dieu lui fasse paix !

M. DE VALCOURT.

Il est donc mort ?

PÉTREL.

Oui, au grand contentement de ses soldats. Il ne me donnoit jamais ses ordres qu'en jurant comme un Turc. Pleine mesure d'avoine à ses chevaux, et force coups de bâton, mais peu de pain à ses gens.

MARIANNE.

Ah! mon pauvre Pétrel, pourquoi demeurois-tu à son service ?

PÉTREL.

Où serois-je allé ? Ce qui me retenoit encore, c'est que ma femme trouvoit de l'emploi dans la maison, à blanchir et à raccommoder le linge. Elle gagnoit au moins à demi de quoi nourrir nos enfans. Tout le monde trembloit devant M. le major : il n'y eut que la mort qui le fit trembler, et qui le terrassa. Maintenant je n'ai plus de condition, et je ne sais où donner de la tête.

M. DE VALCOURT.

Mais tu sais que je ne laisse mourir personne de faim, encore moins un ancien domestique.

PÉTREL.

Ah! je le pensois toujours! mais vos terribles paroles : « Ne te présente ja-« mais à mes yeux » ; elles résonnoient sans cesse comme un tonnerre à mon oreille. Dix des plus gros juremens de M. le Major ne m'auroient pas fait tant de peur.

MARIANNE.

Et tu n'as pas trouvé de maître depuis ce temps?

PÉTREL.

Oh! ma chère demoiselle! ce n'est pas ici comme à Paris. Dans ce village, et tous les environs, les gens sont si pauvres, qu'ils ont plus besoin de leur avoine pour eux-mêmes que pour leurs chevaux. Je me louois à la journée pour les travaux des champs; ma femme tourmentoit sa quenouille, et mes enfans alloient demandant l'aumône. Mais

nous gagnions tous ensemble si peu à cela, que nous étions hors d'état de payer à la fin de la semaine le loyer d'un grabat dans un recoin de grenier. Bientôt nous n'eûmes plus que la terre sous nous, et le ciel par-dessus. Ma pauvre femme en est morte de mal et de chagrin. (*Il s'essuie les yeux.*)

M. DE VALCOURT.

Tu l'as mérité. Que ne venois-tu chercher du secours auprès de moi ?

MARIANNE, *à Dorothée.*

Voilà mon papa qui se remontre. Bon augure pour Frédéric !

PÉTREL.

Ah ! monsieur, quelle femme c'étoit ! jamais on n'a su tenir un ménage comme elle. Lorsque je rentrois le soir sans avoir gagné un sol, et que je croyois être obligé de me coucher avec la faim, je trouvois qu'elle n'avoit mangé que la moitié de son pain pour me garder l'autre. Quand j'écumois de rage comme un possédé, et que je voulois tout briser autour de moi, elle savoit me rendre au bon Dieu, et

me refaire honnête homme. A présent elle est morte, et je ne peux la ressusciter. C'est de-là que mon véritable malheur commence, et Dieu sait quand il finira.

DOROTHÉE.

Ah! mon pauvre Pétrel!

PÉTREL.

Il n'y avoit plus à espérer de trouver de condition dans le pays. Je partis un beau soir. Je chargeai ma fille sur mes épaules, et je pris mon garçon par la main. Nous marchâmes une grande partie de la nuit, et nous passâmes le reste à dormir dans la forêt. Le lendemain au matin, à la pointe du jour, nous étions à la porte d'un village. Par bonheur, la foire s'y tenoit ce jour-là. Je gagnai quelqu'argent à porter des paquets. Mais écoutez bien, monsieur; un ange, un ange du ciel, monsieur Frédéric....

M. DE VALCOURT.

Un ange, Frédéric! ce garnement! (*Marianne et Dorothée se prennent par la main, et s'approchent de Pétrel d'un*

air de curiosité et de joie, en s'écriant ensemble:) Frédéric? Frédéric?

PÉTREL.

Oui, mon cher maître; maltraitez-moi, si vous voulez, mais non ce brave et généreux enfant. J'aimerois mieux me voir foulé sous vos pieds.

DOROTHÉE.

Oh! conte-nous, conte-nous, Pétrel!

PÉTREL.

Ma petite Louison alla demander l'aumône à la porte d'une auberge. M. Rodolphe et M. Frédéric y étoient assis à une table, avec une bouteille de bierre à leur côté.

M. DE VALCOURT.

Ah! voilà de jolies inclinations! dans un cabaret!

DOROTHÉE.

Mon oncle, c'est qu'il avoit besoin de se rafraîchir.

M. DE VALCOURT.

Qu'avoit-il à faire dans ce village?

MARIANNE.

Il étoit allé voir la foire. Votre Rodolphe y étoit bien aussi.

PÉTREL.

Il reconnut aussitôt ma fille, et se leva de table, malgré tout ce que son compagnon pût lui dire. Il fit avaler un verre de bierre à la pauvre Louison, la prit par la main, la conduisit dehors, et se fit raconter en peu de mots notre misère. Alors il lui ordonna de le mener où j'étois. Il me trouva dans la rue voisine, puisant de l'eau dans mon chapeau à une fontaine, pour me rafraîchir de la grande chaleur. Je crus que je deviendrois fou de joie quand je le vis. Tout sale et tout déguenillé que j'étois, je le pris dans mes bras devant tout le monde, et on craignoit que je ne l'étouffasse, tant je le pressois contre mon cœur. Ah! je sentis qu'il me serroit bien aussi de son côté. Enfin, comme nous étions environnés d'une grande foule, il me dit de le conduire dans un endroit où nous fussions seuls, et je le

menai dans une grange où j'avois déjà retenu mon coucher.

MARIANNE.

Ah! mon papa, je parierois....

M. DE VALCOURT.

Silence. Eh bien, Pétrel?

PÉTREL.

Je lui racontai tout ce que je vous ai dit. Le brave enfant se mit à pleurer et à se désoler. Ce seroit à moi, s'écria-t-il, de mendier pour vous : je suis la cause de votre malheur. Mais je ne dormirai pas sans vous avoir secouru. Prends, prends, mon Pétrel, tout ce que j'ai sur moi, dit-il, en fouillant dans ses poches. Je ne voulois pas le recevoir, il se fâcha. Je lui dis que c'étoit apparemment de l'argent qu'on lui avoit donné pour s'amuser; que j'étois accoutumé à souffrir. Il serra les dents, trépigna des pieds; et je pense qu'il m'auroit battu si je n'avois pris sa bourse.

M. DE VALCOURT.

Et combien y avoit-il?

PÉTREL.

Près de six francs. Il ne voulut garder qu'une pièce de six sols. Il ne sera pas dit, continua-t-il, qu'un brave domestique de mon oncle, qui n'a ni volé, ni assassiné, soit obligé dans ses vieux jours d'aller mendier avec ses enfans, et qu'il n'ait pas un gîte assuré. Mettez-vous dans une petite chambre. Avant qu'il soit trois jours, je reviens à vous, et je vous porterai des secours jusqu'à ce que j'aie écrit à mon oncle. Nous l'avons tous deux mis en colère contre nous; mais il est trop bon et trop généreux pour vous abandonner à votre misère.

M. DE VALCOURT.

Est-il bien vrai, Pétrel, qu'il ait dit cela?

PÉTREL.

Voulez-vous que j'en jure, mon maître?

MARIANNE.

Va, va, nous t'en croyons assez. Achève ton récit.

PÉTREL.

Que fais-tu de tes enfans, me dit-il, en caressant Guillot? Ce que j'en fais, lui répondis-je? ils courent les chemins, portant des fleurs et des balais de plume à vendre ; et quand personne n'en veut acheter, demandant l'aumône. Cela n'est pas bien, reprit-il. Ils ne deviendroient, à ce métier, que des libertins et des paresseux. Il faut que tu fasses apprendre un métier au petit garçon, et que tu places ta fille chez d'honnêtes gens.

MARIANNE.

Frédéric avoit bien raison, mon papa.

PÉTREL.

Oui, lui dis-je ; mais comment aller présenter des enfans avec ces haillons? Si j'avois seulement une vingtaine d'écus, je trouverois bien à m'en débarrasser. Il y a ici un tisserand qui occupe de petites mains, et qui prendroit mon Guillot en apprentissage, si je pouvois lui donner dix écus d'avance. Une jardinière se chargeroit aussi de Louison, pour aller vendre des fleurs, si j'avois

de quoi lui donner un cotillon. Je pourrois alors me présenter chez des gens riches pour avoir du service, et je ne serois pas réduit à roder comme un fainéant.

M. DE VALCOURT.

Et que te répondit Frédéric ?

PÉTREL.

Rien, monsieur. Il s'en alla; mais deux jours après, il étoit déjà de retour. Où est le tisserand qui veut prendre ton fils en apprentissage ? mène-moi chez lui. Je l'y conduisis, et il lui parla en secret. Et la jardinière qui se charge de Louison ? mène-moi chez elle. Je l'y conduisis aussi. Il me laissa à la porte, alla parler à cette femme, dans son jardin, me reprit ensuite sans dire mot, et nous sortîmes. A cent pas de-là il s'arrête et me dit, en me sautant au cou : Bon vieillard, sois tranquille pour tes enfans. Il m'ordonna ensuite d'aller chez un fripier, dont il me montra de loin la boutique. Il lui avoit déjà payé ce surtout

et cette redingotte que vous me voyez... N'ai-je pas l'air d'un prince là-dessous?

MARIANNE.

O mon brave cousin! le bon Frédéric!

M. DE VALCOURT, *s'essuyant tantôt un œil, tantôt l'autre.*

Je vois maintenant où la montre s'en est allée.

PÉTREL.

Ce n'est pas tout, monsieur. Ne le surpris-je pas à me glisser de l'argent dans la poche? Je voulus absolument le lui rendre, en lui disant qu'il n'avoit déjà fait que trop de choses pour moi. Mais si jamais je l'ai vu se mettre en colère, c'est dans ce moment. Il m'assura que c'étoit vous, monsieur, qui le lui aviez envoyé pour me le donner. Comme je voulois courir ici pour me jeter à vos pieds, il me dit que vous vouliez faire semblant de n'en rien savoir. Ah! dis-je en moi-même, ce M. de Valcourt est un si bon maître! peut-être qu'il me reprendroit! Cependant je

n'osois pas venir, puisque M. Frédéric me l'avoit défendu.

M. DE VALCOURT.

O mon Frédéric! mon cher Frédéric! tu as donc toujours ce cœur noble et généreux que je t'ai vu dès l'enfance!

MARIANNE.

Et qui t'a enfin décidé à reparoître devant mon oncle?

PÉTREL.

Le voici. On n'a pas voulu recevoir mon Guillot sans son extrait de baptême. Il falloit le venir demander au Curé. En entrant dans le village, comme si M. Frédéric m'avoit porté bonheur, j'appris que M. le comte de Vienné avoit besoin d'un cocher; j'allai me présenter à lui; et il me promit de me prendre à son service, si je lui apportois un bon certificat de mon dernier maître. Je ne pouvois pas aller dans l'autre monde en demander un à M. le Major; je me suis hasardé, en tremblant, à m'adresser à vous. Peut-être

refuserez-vous de me le donner; mais j'aurai toujours gagné de vous faire mes remercîmens pour les secours que vous avez bien voulu me faire passer par les mains de M. Frédéric.

M. DE VALCOURT.

Non, mon honnête Pétrel, tu ne les dois qu'à lui seul. C'est lui qui s'est dépouillé pour te couvrir. Mais il te doit aussi le retour de mon amitié. De quel malheur tu le sauves! Oui, sans toi, sans toi, j'étois si en colère contre lui, que je l'aurois banni pour jamais de ma présence.

PÉTREL.

Que dites-vous, Monsieur? Ah! je serois l'homme de la terre le plus heureux! Il m'auroit tiré de peine, et je l'en aurois tiré à mon tour! nous nous aurions cette obligation l'un à l'autre!

M. DE VALCOURT.

Ce maudit coquin de Rodolphe l'avoit presque chassé de mon cœur. Comment pouvois-je m'en rapporter à ce

fripon, qui m'en a si souvent imposé? Mais le préfet ! le préfet !

MARIANNE.

Eh ! mon papa ! c'est qu'il l'aura trompé comme vous.

M. DE VALCOURT.

Mais, mon Dieu ! on m'écrit que Frédéric s'est échappé. Si le désespoir alloit le prendre ! s'il lui arrivoit quelque malheur !

PÉTREL.

Un cheval ! un cheval ! je vous le ramenerai, quand il seroit au bout du monde. (*Il veut courir.*)

DOROTHÉE, *le retenant.*

Est-il bien vrai, mon cher oncle, que vous lui pardonneriez ? que vous le presseriez encore contre votre cœur ?

M. DE VALCOURT.

Ah ! quand il auroit vendu tous ses habits ; quand il reviendroit nud comme la main ! (*Dorothée fait un signe à Marianne, et part comme un éclair.*)

MARIANNE.

Et s'il étoit ici, mon papa ?

M. DE VALCOURT.

M. DE VALCOURT.

Ici? Quelqu'un l'a-t-il vu? Où est-il? où est-il?

PÉTREL.

Ah! s'il étoit ici! s'il étoit ici! j'irois donner de la tête là-haut contre le plancher.

MARIANNE.

Eh bien! mon papa, le voyez-vous?

SCÈNE XV.

M. DE VALCOURT, FRÉDÉRIC, MARIANNE, DOROTHÉE, PÉTREL.

(*Frédéric se précipite aux pieds de son oncle. Pétrel se jette contre terre à son coté, passe un bras sous les genoux de M. de Valcourt, et l'autre autour de Frédéric, leur baise les mains et les habits ; et fait des éclats extravagans de joie. Marianne et Dorothée s'embrassent en pleurant.*)

FRÉDÉRIC.

Ah! mon oncle! mon oncle! me pardonnez-vous?

M. DE VALCOURT, *d'une voix étouffée, à force de le presser.*

Te pardonner! Ah! tu mérites que je t'aime mille fois plus qu'auparavant, que je ne me sépare jamais de toi.

FRÉDÉRIC.

Oui, mon oncle, jamais, jamais. (*Il se retourne, se jette sur Pétrel, et se suspend d'un bras à son cou.*) Ah! si vous aviez vu la misère de ce pauvre homme et de ses enfans! si vous aviez été la cause de leur malheur!

PÉTREL.

C'est moi, c'est moi : pourquoi vous laisser grimper sur mon siège, et vous livrer à des chevaux fringans? Mais qui pouvoit vous refuser quelque chose? non, quand la voiture auroit dû me passer sur le corps. Tenez, M. Frédéric, ne me demandez plus rien d'injuste. Il faudroit vous l'accorder; mais j'irois de-là me jeter dans la rivière.

M. DE VALCOURT.

Que ne m'instruisois-tu de tout cela, au lieu de vendre ta montre, tes livres,





Te pardonner : ah! tu merite que je t'aime mille fois plus qu'auparavant . . . .

C. Monnet inv. del. Dupréel sculp.

et peut-être tes habits ? C'est toujours une imprudence à un enfant comme toi, qui ne connoît pas le prix des choses.

FRÉDÉRIC.

Oui, cela est vrai. Mais chaque moment de plus que je laissois souffrir cette famille, il me sembloit commettre un assassinat. Et puis, comme vous aviez chassé Pétrel dans votre colère, je craignois que vous ne me fissiez défense de le secourir ; et que par ma désobéissance à vos ordres exprès, je ne me rendisse plus coupable.

M. DE VALCOURT.

Tu m'aurois donc alors désobéi ?

FRÉDÉRIC.

Oui, mon oncle ; mais en cela seulement.

M. DE VALCOURT.

Embrasse-moi, brave Frédéric... Cependant j'ai encore sur le cœur un article de la lettre, qui dit que tu as découché une nuit. Où l'as-tu donc passée ?

FRÉDÉRIC.

C'étoit le jour que je portois l'argent à Pétrel. Le préfet n'étoit pas à la pension, et je savois que la porte seroit fermée le soir à dix heures. Je croyois être de retour auparavant; et j'y aurois été, si je ne me fusse égaré dans les ténèbres.

DOROTHÉE.

Mon pauvre frère, où as-tu donc couché?

FRÉDÉRIC.

Je trouvai une masure abandonnée; je m'y étendis sur une grande pierre, et jamais je n'ai si bien dormi. J'étois si content d'avoir soulagé Pétrel!

MARIANNE.

Ah! méchant Rodolphe! il s'est bien gardé de nous apprendre toutes ces choses; il les savoit pourtant.

M. DE VALCOURT.

Dès ce moment je lui retire ma tendresse, et toi seul....

FRÉDÉRIC.

Non, mon oncle, je ne veux être

heureux aux dépens de personne, et encore moins aux dépens de votre fils.

DOROTHÉE, *lui tendant la main.*

O mon frère, combien je dois t'aimer!

M. DE VALCOURT.

Eh bien! qu'il reste dans sa pension. Pour toi, tu ne me quitteras plus; je veux toujours t'avoir auprès de mon cœur. Je te ferois plutôt venir des maîtres, de toute espèce, de deux cents lieues. (*Frédéric lui baise la main.*)

PÉTREL, *lui baisant le pan de son habit.*

Mon digne maître, vous êtes toujours le même!

M. DE VALCOURT, *lui frappant sur l'épaule.*

Pétrel, as-tu pris des engagemens avec M. de Vienné?

PÉTREL.

Bon! je n'avois pas mon certificat.

M. DE VALCOURT.

Tu n'en auras plus besoin. Je sens

que je vous rendrai heureux, Frédéric et toi, en vous remettant ensemble. Mais ne lui laisse plus prendre ta place sur ton siège. On pourvoira aussi à tes enfans.

PÉTREL, *se met à sanglotter et à crier.*

Mon cher maître!.... Monsieur!.... C'est-il bien vrai? N'est-ce qu'un songe? Frédéric! monsieur Frédéric! Mes pauvres enfans!... Ah! que j'aille revoir mes chevaux!

LE SORTILEGE NATUREL,

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M[me]. DE GRAMMONT.
AUGUSTE, *son fils.*
JULIE, *sa fille.*
Le chevalier D'ORGEVILLE.
ÉLISE, *sa sœur.*
GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE, } *amis d'Auguste et de Julie.*
JUSTINE, *femme-de-chambre.*
ROBERT, *vieux domestique.*

La scène se passe chez Madame de Grammont, *dans une salle basse qui donne sur le jardin.*

LE SORTILÈGE NATUREL,

DRAME.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTINE, *debout devant une table couverte de jetons.*

J'AI beau compter et recompter, je n'en trouve jamais que quatre-vingt-quatorze. Il devroit pourtant y en avoir cent. Ne me parlez pas d'une maison où l'on reçoit des enfans aussi tracassiers. Ils ne peuvent mettre le pied dans un endroit, que tout n'y soit bouleversé en un tour de main. Allons, il faut que je visite d'abord tous les coins de la chambre. (*Elle va furetant de côté et d'autre, sur les chaises, sur les fauteuils, jusques sur les fenêtres.*)

SCÈNE II.

Mme. DE GRAMMONT, JUSTINE.

Mme. DE GRAMMONT.

QUE cherches-tu donc, Justine, d'un air si inquiet?

JUSTINE.

Des jetons, madame.

Mme. DE GRAMMONT.

Est-ce que tu ne les vois pas là sur la table?

JUSTINE.

Je ne cherche pas ceux qui y sont; je cherche ceux qui manquent.

Mme. DE GRAMMONT.

Mais il ne doit pas y en manquer.

JUSTINE.

Cela ne devroit pas être. Cependant il y en a six de moins. La bourse n'est-elle pas de cent?

Mme. DE GRAMMONT.

Tu le sais comme moi.

JUSTINE.

Eh bien ! je ne puis en trouver que quatre-vingt-quatorze. Ayez la bonté, madame, de les compter vous-même.

Mme. DE GRAMMONT, *après avoir compté.*

Effectivement, il n'y en a pas davantage. Le nombre étoit pourtant complet hier au soir, à la fin de notre partie. Mais qui t'a donné l'idée de venir voir si le compte s'y trouvoit ?

JUSTINE.

C'est qu'en entrant ici, j'ai vu que les enfans les avoient pris pour jouer.

Mme. DE GRAMMONT.

Je leur avois expressément défendu de toucher à cette bourse : ils en ont d'autres pour leur usage. Qui leur a donné ceux-là ?

JUSTINE.

Ils ont bien su les prendre d'eux-mêmes.

Mme. DE GRAMMONT.

D'eux-mêmes ? Ils me le paieront. Où sont-ils ?

JUSTINE.

Dans le jardin, sans doute, avec leur petite sœur.

Mme. DE GRAMMONT.

Fais-moi venir Julie... Mais, écoute, n'est-il entré personne que mes enfans?

JUSTINE.

Oh ! leurs amis y sont venus aussi. Et qui peut savoir?....

Mme. DE GRAMMONT.

Quoi ! tu soupçonnerois....

JUSTINE.

Je réponds de vos enfans et de ceux de M. Duluc, comme de moi-même.

Mme. DE GRAMMONT.

Est-ce que tu ne répondrois pas également des autres?

JUSTINE.

Je ne les connois pas assez pour cela.

Mme. DE GRAMMONT.

Que dis-tu? Des enfans de condition, dont les parens sont si pleins d'honneur?

JUSTINE.

Tenez, madame.... Je vais vous appeler mademoiselle Julie.... Mais la voici.

SCÈNE III.

Mme. DE GRAMMONT, JULIE, JUSTINE.

Mme. DE GRAMMONT.

Qui vous a permis, mademoiselle, de vous servir de mes jetons? Ne vous avois-je pas défendu d'y toucher?

JULIE.

Ce n'est pas ma faute, maman.

Mme. DE GRAMMONT.

Et de qui donc, s'il vous plaît?

JULIE.

De M. d'Orgeville, et de sa sœur. J'avois tiré des cartes avec les jetons d'ivoire que vous avez bien voulu me donner. Fi donc! ont-ils dit l'un et l'autre. Nous ne sommes pas accoutumés à jouer avec ces jetons-là: il nous

en faut d'argent. Là-dessus ils se sont mis à fouiller dans tous les tiroirs, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé cette bourse.

Mme. DE GRAMMONT.

Pourquoi ne pas leur déclarer la défense que je vous ai faite ?

JULIE.

Bon ! ils ont bien voulu nous entendre ! Ils nous auroient battus, je crois, si nous n'avions pas voulu leur céder.

JUSTINE.

Voilà des enfans bien élevés, à ce qu'il me paroît.

Mme. DE GRAMMONT.

Il falloit, au moins, compter les jetons avant de sortir.

JULIE.

C'est aussi ce que je voulois faire. Mais lorsque j'en avois compté une trentaine, M. d'Orgeville venoit les reprendre. Enfin, il les a jetés pêle-mêle dans la bourse, et nous a entraînés dans le jardin.

Mme. DE GRAMMONT.

Mais savez-vous qu'il en manque six ?

JULIE.

Est-il vrai, maman ?

Mme. DE GRAMMONT.

Comment, s'il est vrai ! quand je vous le dis. Voyez, si l'on peut s'en reposer en rien sur vous ? C'est votre devoir de veiller à ce que rien ne se perde.

JULIE.

Eh ! mon Dieu, maman, j'étois assez embarrassée. Ces enfans sont si brouillons ! Il falloit les suivre sans cesse, et courir de l'un à l'autre, pour les empêcher de briser vos laques et vos porcelaines. Ils ont pu disperser les jetons, pendant que j'étois occupée d'un autre côté.

Mme. DE GRAMMONT.

Il faut pourtant qu'ils se trouvent.

JUSTINE.

Je n'en sais qu'un moyen ; c'est de faire retourner les poches de tous ces petits messieurs avant qu'ils ne sortent.

Mme. DE GRAMMONT.

Fi donc, Justine ! j'irois faire cet affront à leurs parens !

JULIE.

Oh ! je suis bien sûre qu'aucun d'eux n'est capable d'une bassesse !

Mme. DE GRAMMONT.

Je le crois aussi : mais à leur âge on est capable d'une étourderie. Va, ma fille, va leur demander poliment si quelqu'un de la compagnie, sans y penser, n'auroit pas mis des jetons avec son argent dans sa bourse. Ta commission est délicate, et demande beaucoup de ménagemens. Prends bien garde à n'offenser personne, en laissant entrevoir quelques soupçons injurieux.

JULIE.

Oui, maman ; j'y vais.

Mme. DE GRAMMONT.

Accuse-toi devant eux de négligence ; et dis-leur qu'on s'en prendroit à toi si les jetons ne pouvoient se retrouver.

JULIE.

Je comprends à merveille. Laissez-moi faire.

Mme. DE GRAMMONT.

Tu diras, en passant, à Robert de venir me parler ici.

JULIE.

Oui, maman.

SCÈNE IV.

Mme. DE GRAMMONT, JUSTINE.

JUSTINE, *qui s'est occupée à chercher pendant la fin de la dernière scène.*

Je puis toujours bien répondre qu'ils ne sont pas dans cette pièce. Il n'y a pas un recoin que je n'aie visité.

Mme. DE GRAMMONT.

Voilà des choses qui ne devroient pas arriver dans ma maison. Je tremble autant que je desire d'être éclaircie, sur cet événement.

SCÈNE V.

Mme. DE GRAMMONT, JUSTINE, ROBERT.

ROBERT.

Me voici, madame ; que voulez-vous de moi ?

Mme. DE GRAMMONT.

Robert, c'est pour vous dire qu'il manque six jetons d'argent.

ROBERT.

Est-ce que madame me soupçonneroit de les avoir détournés ?

Mme. DE GRAMMONT.

A Dieu ne plaise, mon ami ! je te connois trop bien pour avoir de pareilles idées. Mais comme tu as traversé l'appartement, je voulois te demander si tu ne les avois pas vus sur quelques fauteuils.

ROBERT.

Des jetons sur des fauteuils ?

Mme. DE GRAMMONT.

Je sais que ce n'est pas leur place ; mais les enfans s'en sont servis pour jouer. Ils les auront peut-être laissés étourdiment dans un coin, et tu aurois pu les voir.

ROBERT.

Je ne les ai pas vus, madame.

Mme. DE GRAMMONT.

Tant pis ; me voilà fort embarrassée. Je ne sais quel parti prendre. Il faut certainement qu'ils se soient perdus aujourd'hui : je les comptai moi-même hier au soir. Mais cherchez donc, Justine.

JUSTINE.

Vous avez vu, madame, que je n'ai pas perdu un moment. Les pauvres domestiques sont bien à plaindre quand il s'égare quelque chose dans une maison. On gronde, et l'on soupçonne même les plus honnêtes.

Mme. DE GRAMMONT.

Les plus honnêtes doivent me pardonner de les comprendre dans mes

recherches, pour découvrir celui qui ne l'est pas.

ROBERT.

Vous pouvez commencer par moi, madame. Les fripons sont les premiers à se fâcher de ce qu'on les suspecte.

JUSTINE.

Je ne crains rien de ce côté, Dieu merci. Mais c'est toujours un affront pour des domestiques, lorsqu'il se fait des recherches dans une maison.

Mme. DE GRAMMONT.

Mettez-vous un moment à ma place; que feriez-vous?

ROBERT.

Ce que je ferois, madame? Il me vient une idée; et si vous me permettez de l'exécuter, je vous garantis que je retrouverai ce que nous cherchons.

Mme. DE GRAMMONT.

Mais songes-tu qu'il ne faut compromettre personne? Quel est ton dessein?

ROBERT.

Je ne puis vous le dire; un seul mot le feroit manquer. Ayez la bonté seu-

lement de faire assembler ici tout le monde. Je vous promets que le voleur se dénoncera lui-même.

Mme. DE GRAMMONT.

Je ne sais si je dois....

ROBERT.

Vous me connoissez, ma chère maîtresse. Soyez sûre que personne n'aura à se plaindre que le coupable; et je ne crois pas que vous vouliez le ménager.

Mme. DE GRAMMONT.

Eh bien! je connois ta prudence; je m'en rapporte à toi.

ROBERT.

Bon! je vais tout disposer pour mon sortilège. N'en soyez point effrayée. Rien n'est plus naturel. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

Mme. DE GRAMMONT, JUSTINE.

JUSTINE.

MADAME, il a parlé de sortilège; avez-vous entendu? Si je n'étois pas

si sûre d'être innocente, j'en mourrois d'avance de frayeur.

Mme. DE GRAMMONT.

Taisez-vous donc, imbécille.

SCÈNE VII.

Mme. DE GRAMMONT, AUGUSTE, JUSTINE.

Mme. DE GRAMMONT.

Te voilà, Auguste ? D'où vient cet air empressé ? Est-ce que tu me rapportes les jetons ?

AUGUSTE.

Non, maman ; je ne fais que d'apprendre qu'il vous en manque six. Ma sœur vient de nous le dire.

Mme. DE GRAMMONT.

Et comment a-t-on reçu cette nouvelle ?

AUGUSTE.

Nous avons tous été bien surpris. Les petits Duluc et leur sœur veulent venir

se défendre auprès de vous. Ils sont tous très-fâchés, maman.

Mme. DE GRAMMONT.

Comment donc? Je les suspecte moins que personne au monde. Et M. d'Orgeville?

AUGUSTE.

Oh! il est furieux. Il dit que c'est lui faire une bien mauvaise réception, que de le regarder comme un voleur.

Mme. DE GRAMMONT.

J'espère que Julie n'aura pas employé d'expression désobligeante?

AUGUSTE.

Non, maman; au contraire, elle a parlé avec beaucoup de politesse.

Mme. DE GRAMMONT.

Pourquoi donc M. d'Orgeville s'est-il emporté? Il n'y avoit rien de personnel pour lui.

AUGUSTE.

Je ne sais; mais sa sœur l'a tiré à part: il n'a pas daigné seulement l'écouter. Il vouloit s'en aller tout de suite. Par bonheur son chapeau est resté ici.

Il revient le chercher; mais il a déclaré qu'il partiroit sur l'heure. Il menace d'aller se plaindre à son papa.

Mme. DE GRAMMONT.

Il ne sortira point; et je veux moi-même prévenir son père, lorsqu'il viendra le chercher.

AUGUSTE.

Tous les autres desirent et demandent à haute voix de venir se justifier auprès de vous.

Mme. DE GRAMMONT.

Ils n'ont à se justifier de rien. Je ne voulois que savoir s'ils étoient en état de me donner quelques éclaircissemens; ils sont tous assez bien nés pour que je ne leur impute aucune indignité. Mais je connois les fantaisies des enfans: ils veulent tout voir, toucher à tout; et, par inadvertance, on peut mettre une chose dans sa poche sans avoir intention de la voler.

AUGUSTE.

Eh! mon Dieu, oui. J'avois bien pris l'autre jour, sans le savoir, la bourse de ma sœur.

Mme. DE GRAMMONT.

Mme. DE GRAMMONT.

Doucement. Je les entends sur l'escalier. Justine, laisse-moi seule avec eux, et va voir si Robert fait ses préparatifs.

JUSTINE.

J'y vais pour vous obéir, madame; mais ce n'est qu'en tremblant.

SCÈNE VIII.

Mme. DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, le chevalier D'ORGEVILLE, ÉLISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

Mme. DE GRAMMONT.

Bonjour, mes petits amis; je suis enchantée de vous voir.

D'ORGEVILLE.

Mademoiselle Julie vient de nous dire, madame, qu'il manquoit six des jetons d'argent, avec lesquels nous avons joué ici par malheur. J'en suis très-fâché; mais je ne m'attendois pas qu'on pût soupçonner quelqu'un de la com-

pagnie de les avoir pris. Je vous réponds au moins pour moi et pour ma sœur.

Mme. DE GRAMMONT.

Que le ciel me préserve d'avoir de mauvaises idées de personnes de votre condition ! Ma fille ne vous a certainement pas témoigné que j'eusse la moindre crainte ?

ÉLISE.

Non, madame ; elle nous a demandé seulement si nous les avions emportés par mégarde, ou pour jouer dans le jardin.

Mme. DE GRAMMONT.

Vous auriez pu le faire innocemment. Je ne vois qu'elle seule de coupable en toute cette affaire ; c'est de ne vous avoir pas fait jouer avec les jetons que je lui ai donnés pour son usage.

GABRIEL.

Nous n'aurions pas plus emporté des autres que de ceux-là.

LUCIEN.

Oh, mon Dieu ! je n'aurois jamais osé remettre le pied dans une maison, si j'avois pris seulement une épingle chez vous.

SOPHIE, *en vidant ses poches.*

Tenez, voici mes poches. Je n'en ai pas d'autres à mon fourreau.

Mme. DE GRAMMONT.

Eh ! non, mes enfans ; je vous ai déjà dit combien j'étois loin d'avoir de ces idées. La perte de six jetons n'est pas considérable. Cependant je ne puis vous cacher qu'elle m'affecte sensiblement. Je voudrois, pour dix fois ce qu'ils valent, qu'ils ne fussent pas égarés.

D'ORGEVILLE.

Quand ils ne vaudroient qu'une bagatelle, ils ne devroient pas s'être perdus parmi nous. Mais on a des valets, et ces gens-là ne sont pas toujours fidèles. Ce n'est pas la première fois qu'on s'en est plaint au château.

JULIE.

Et moi, je vous assure que cela n'est jamais arrivé dans notre maison.

AUGUSTE.

Je répondrois, la main sur le feu, de tous nos domestiques.

Mme. DE GRAMMONT.

J'ai mis en eux depuis long-temps la plus grande confiance ; cependant, monsieur le chevalier, si vous aviez observé quelque chose, vous m'obligeriez de m'en avertir.

D'ORGEVILLE.

Oh! rien, rien.... Mais quand nous sommes allés dans le jardin, n'ai-je pas vu la femme-de-chambre entrer ici?

Mme. DE GRAMMONT.

Justine, monsieur le chevalier? Oh! je suis tranquille sur son compte. Depuis six ans qu'elle est chez moi, tout passe entre ses mains; et si elle avoit eu des projets sur ma fortune, elle auroit pu détourner des effets d'une bien plus grande importance.

D'ORGEVILLE.

Votre vieux domestique n'y est-il pas entré aussi? Il n'a pas une figure très-heureuse, ce grison-là; je ne voudrois pas le rencontrer le soir sur mon chemin.

Mme. DE GRAMMONT.

Fi donc, monsieur! qui peut vous avoir donné ces préventions contre l'honnête Robert? C'étoit l'homme affidé de mon beau-père, et il est plus ancien que moi dans la famille. S'il pouvoit devenir infidèle, ni vous, ni moi, nous n'aurions plus sur la terre personne à qui nous confier.

D'ORGEVILLE.

Enfin, madame, quelqu'un peut s'être glissé dans le salon après nous.

Mme. DE GRAMMONT.

Oui, cela pourroit être; et je vais m'en éclaircir. Amusez-vous à jouer jusqu'à mon retour.

D'ORGEVILLE.

Non, madame; après ce qui s'est passé, je ne puis rester ici plus long-

temps. Monsieur Auguste, ne sauriez-vous point ce qu'est devenu mon chapeau ?

AUGUSTE.

Robert l'a pris pour le nettoyer. Il vous le rapportera.

D'ORGEVILLE.

Il me le faut sur-le-champ.

ÉLISE.

Est-ce que tu ne veux pas attendre mon papa ? Tu sais qu'il doit venir nous chercher dans sa voiture.

Mme. DE GRAMMONT.

Je ne souffrirai point que vous vous en retourniez à pied. Il y a près d'une lieue d'ici au château. Attendez-moi, je vous prie ; je ne tarderai guère à revenir.

SCÈNE IX.

AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ELISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

D'ORGEVILLE.

Je suis fort surpris que votre maman ait osé se permettre des soupçons à notre égard. Des personnes comme nous voler des jetons !

JULIE.

Elle n'a jamais eu cette pensée, monsieur. Elle a pu croire que nous les aurions mis, par distraction, dans notre poche; et j'aurois été capable aussi bien qu'un autre, de cette étourderie. Mais voler ! il n'y a pas un mot qui ressemble à cela dans tout ce qu'elle a dit.

D'ORGEVILLE.

S'il n'y avoit eu ici que de petits bourgeois (*En regardant Gabriel, Lucien et Sophie*), elle auroit pu croire tout ce qu'elle auroit voulu; mais elle devoit bien savoir faire une différence.

GABRIEL.

C'est de nous apparemment que vous entendez parler, monsieur; votre regard me le dit. Mais il faut que je vous dise à mon tour, qu'ici à la campagne, c'est la manière de penser et de vivre, et non la naissance, qui fait la véritable noblesse.

D'ORGEVILLE.

Voyez donc comme ces campagnards s'anoblissent, pour un petit coin de terre qu'ils labourent! Vous êtes bien heureux qu'il n'y ait pas d'autres enfans que vous dans notre voisinage, et que nous soyons obligés, M. Auguste et moi, de vous recevoir dans notre compagnie, pour nous aider à nous divertir! A la ville, vous n'auriez pas eu cet honneur, je vous en réponds, malgré votre manière de vivre et de penser.

AUGUSTE.

Parlez pour vous seul, M. d'Orgeville. A la ville, comme ici, je me ferai toujours honneur de la société de mes chers amis.

JULIE.

Oui certainement, monsieur le chevalier. Ils nous donnent plus de bons exemples dans un jour, que nous n'en recevrions dans un an d'une douzaine de petits gentils hommes comme vous.

ÉLISE.

Voilà, mon frère, ce que tu mérites. Pourquoi les attaquer?

D'ORGEVILLE.

Ne vas-tu pas aussi faire la philosophe, toi? Tu penses certainement comme moi, dans le fond du cœur, quoique tu n'en dises rien. Est-ce que tu as oublié ce que maman nous répète tous les jours des enfans de bourgeois? Ne vous mêlez jamais avec les petites gens. Dans une basse condition on ne peut avoir que des sentimens bas.

AUGUSTE.

Est-ce que vous croiriez mes amis capables de prendre quelque chose dans une maison étrangère?

GABRIEL.

Dites, monsieur : nous avez-vous vus seulement aprocher de la table ?

SOPHIE.

Au lieu que je vous ai vu, moi, tenir des jetons dans votre main, et les regarder même de fort près. (*D'Orgeville s'élance vers elle, et veut la frapper. Auguste et Gabriel se mettent devant lui, et le retiennent.*)

AUGUSTE.

Doucement, doucement ; c'est à moi que vous aurez à faire.

GABRIEL.

Non, mon ami, je saurai bien défendre ma sœur. Qu'il ose seulement la menacer ! Je lui déclare que je ne suis pas plus épouvanté de sa taille que de sa noblesse.

D'ORGÉVILLE.

Oh ! je ne suis pas fait pour me battre avec de petits bourgeois.

JULIE.

Fort bien. Et vous ne vous seriez

pas compromis sans doute à battre une petite bourgeoise ?

D'ORGEVILLE.

Je ne laisse pas attaquer mon honneur.

ÉLISE.

Cette petite fille auroit encore mieux fait de se taire.

JULIE.

C'est un enfant : et l'on peut bien lui pardonner, sur-tout lorsqu'elle dit la vérité.

D'ORGEVILLE.

La vérité ? Qu'entendez-vous donc par-là ?

GABRIEL.

Que vous avez tenu des jetons dans vos mains, et que vous les avez regardés : rien de plus. A-t-elle dit autre chose ? et cela n'est-il pas vrai ?

D'ORGEVILLE.

Je ne m'abaisse pas à vous répondre.

GABRIEL.

Rien de mieux à faire, lorsqu'on n'a que de mauvaises raisons à répliquer.

SCÈNE X.

Mme. DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ÉLISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

Mme. DE GRAMMONT.

Qu'est-ce donc que ce vacarme, messieurs? Est-ce qu'il y a des querelles dans ma maison?

D'ORGEVILLE.

J'espère, madame, que vous me vengerez des insultes que je viens de recevoir de ces gens-là.

Mme. DE GRAMMONT.

Qui appelez-vous ces gens-là? Je ne suis pas accoutumée à entendre nommer ainsi ces messieurs, et moins encore à recevoir des plaintes sur leur compte.

AUGUSTE.

C'est qu'ils n'ont pas été d'humeur de souffrir les grands airs avec lesquels on vouloit les traiter.

JUSTINE.

JULIE.

Oui, monsieur le chevalier est mécontent de ce que nous ne lui avons pas donné, une société de jeunes princes.

GABRIEL.

Il s'imagine qu'on doit nous soupçonner d'avoir pris les jetons, plutôt qu'une personne de sa naissance.

LUCIEN.

Comme si nous n'avions pas notre honneur à garder comme lui!

SOPHIE.

Et ne vouloit-il pas aussi me battre? Heureusement que mon frère a su lui rabattre son caquet.

Mme. DE GRAMMONT.

Mais cela n'est pas croyable.

ÉLISE.

C'est que mon frère est un peu vif.

Mme. DE GRAMMONT.

La vivacité sied très-bien à son âge; mais il ne faut pas être dédaigneux, turbulent et inconsidéré.

SCÈNE XI.

Mme. DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ÉLISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE, ROBERT, *portant un coq dans une corbeille couverte d'une serviette.*

ROBERT.

Il n'y a rien à dire, madame : tous les gens de votre maison sont innocens; aussi vrai que je m'appelle Robert, et que mon coq est un devin qui ne se trompe jamais.

SOPHIE, *en sautant de joie.*

Oh! un coq, un coq!

ROBERT.

Oui, ce n'est pas autre chose. Voyez-vous? (*Il soulève un peu la serviette, et laisse entrevoir un peu la crète et le cou de l'animal.*) Vous voyez bien? C'est un coq, mais un coq qui n'a jamais eu son pareil. Il me dit des choses que personne au monde ne peut savoir. S'il y a un brin de paille de perdu,

je n'ai qu'à lui faire ma consultation, et il devine tout de suite qui l'a dérobé, quand il seroit à dix lieues de là, et qu'on l'auroit mis sous trente serrures.

JULIE.

Tu pourras donc découvrir qui a pris les jetons ?

ROBERT.

Comment, si je le pourrai ? Dernièrement, au cabaret, on m'avoit escamoté ma pipe. Je courus tout de suite chercher mon coq, et il m'apprit que c'étoit ce vilain postillon qui s'est cassé la jambe depuis ce temps-là.

SOPHIE.

Vous savez donc faire parler votre coq ?

ROBERT.

Oui vraiment, comme les coqs savent parler, *co, co, coquerico.* Avec cela, nous nous entendons à merveille, tout comme si je discourois avec vous.

JULIE.

Tu ne nous avois pas instruit de son talent ?

ROBERT.

C'est qu'ordinairement rien ne se vole dans cette maison.

JULIE.

Maman, je vous en prie, laissez-lui faire son tour.

Mme. DE GRAMMONT.

Je le veux bien. Cela vous donnera, du moins, un quart-d'heure d'amusement. Allons, Robert, tu peux commencer.

ROBERT.

Oh! madame, on ne va pas si vite. Il me faut d'abord une chambre où il n'y ait pas un rayon de jour.

Mme. DE GRAMMONT.

Rien de plus facile. Il n'y a qu'à fermer les volets.

JULIE.

Maman, je cours les pousser en dehors.

Mme. DE GRAMMONT.

Tu ne saurois attendre? Robert se chargera de ce soin.

ROBERT.

Oui, madame, j'y vais. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

Mme. DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ÉLISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

(*Aussi-tôt que Robert est sorti, tous les enfans s'attroupent autour de la corbeille, soulèvent la serviette, et regardent dessous. D'Orgeville seul se tient éloigné. Sa contenance annonce du trouble et de l'embarras.*)

AUGUSTE.

Ce coq annonce certainement quelque chose de surnaturel. Ses yeux sont étincelans comme deux étoiles.

JULIE.

Et sa crête, comme elle est rouge! comme elle se dresse et s'agite sur sa tête!

SOPHIE.

Vous imaginez donc qu'il sait faire tout ce que dit Robert?

LUCIEN.

Notre papa nous a instruit de ce qu'il falloit croire de tous ces contes de bergers.

GABRIEL.

Robert est un vieux chasseur; et je suis sûr qu'il s'entend mieux à faire taire les oiseaux avec son fusil, qu'à faire parler les coqs avec sa baguette.

ÉLISE.

Que sait-on? J'ai entendu raconter à ma bonne des choses si extraordinaires!

D'ORGEVILLE.

Comment peux-tu écouter de pareilles sottises, ma sœur? Si j'avois mon chapeau....

Mme. DE GRAMMONT.

Tant mieux, chevalier, que vous en ayez cette idée. Je voudrois qu'on parvînt à détromper Robert de ses imaginations. Un coq deviner les voleurs! Quelle simplicité!

D'ORGEVILLE, *avec affectation.*

Nous allons bien rire, je crois, à ses

dépens. (*Les volets se ferment tout-à-coup.*) (*Avec inquiétude.*) Mais pourquoi donc cette obscurité ? Je n'aime pas à être dans les ténèbres, moi.

JULIE.

Maman, si le coq ne voit personne, comment pourra-t-il reconnoître le voleur ?

Mme. DE GRAMMONT.

Je n'y comprends rien.

SOPHIE.

Je voudrois bien avoir le secret de le faire chanter. Allons, mon petit coq, vois combien il fait noir. Régale-nous de ton *coquerico* de minuit.... Il ne dit mot.

JULIE.

Apparemment qu'il n'obéit qu'à la voix de son maître. (*Robert rentre dans le salon.*)

SCÈNE XIII.

Mme. DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ÉLISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE, ROBERT.

Mme. DE GRAMMONT.

Te voilà content, Robert? il n'y a plus de jour.

ROBERT.

Oui, madame. C'est bien comme cela. Maintenant, ceux qui n'ont rien à se reprocher peuvent demeurer ici. Mais s'il y a quelqu'un de coupable, je lui conseille de s'en aller. Quoi ! tout le monde reste?

D'ORGEVILLE.

Voyez la belle finesse ! Crois-tu qu'on en soit la dupe?

ROBERT.

Je vois donc qu'il faut employer ma

grande magie. (*Il fait siffler sa baguette, en la faisant tournoyer rapidement dans l'air; puis on l'entend tracer à terre des cercles redoublés autour de la corbeille, en prononçant à haute voix des mots barbares.*) Voilà qui se dispose à merveille.

Or ça, mon coq, prends bien garde aux fripons
Qui nous ont volé nos jetons.

Allons, mes petits messieurs et mes petites demoiselles, approchez-vous. Que chacun, à son tour, vienne passer la main droite sous la serviette, et caresser mon coq sur le dos. Vous entendrez le beau ramage qu'il fera quand il sera touché par le criminel.

Or ça, mon coq, prends bien garde aux fripons
Qui nous ont volé nos jetons.

Eh bien! est-ce qu'aucun de vous n'ose commencer?

Mme. DE GRAMMONT.

Comment donc? on pourroit croire que vous êtes tous coupables!

SOPHIE.

Je suis la plus petite ; mais je vais donner l'exemple, moi. (*Elle lève d'une main la serviette, et passe l'autre deux ou trois fois sur le dos du coq.*) Voyez-vous ? il ne chante pas. Ce n'est donc pas moi qui ai volé.

ROBERT.

Fort bien. Passez maintenant de ce côté, votre main par derrière. Y est-elle ?

SOPHIE.

Touchez.

ROBERT.

Bon. A vous, M. Auguste.

AUGUSTE.

Oh ! je ne crains pas plus que Sophie. — Voilà qui est fait. Voyez, s'il a chanté ? Tiendrai-je aussi la main derrière ?

ROBERT.

Eh ! sûrement, c'est pour tous. Passez donc là. Allons, un autre.

JULIE.

J'y vais. — S'il avoit chanté pour moi, il auroit été un grand menteur.

ROBERT.

Rangez-vous auprès de votre frère. Qui vient maintenant?

ÉLISE.

C'est à mon tour. — Muet comme un poisson! Ce n'est pourtant pas faute de le toucher. J'ai passé ma main quatre fois.

ROBERT.

Toutes les mains sont-elles au moins derrière le dos?

SOPHIE, AUGUSTE, JULIE, ÉLISE.

Oui, oui, oui, oui.

GABRIEL et LUCIEN.

Après vous, monsieur le chevalier.

D'ORGEVILLE.

Bon! je donne bien dans ces bêtises, moi.

Mme. DE GRAMMONT.

Est-ce que vous voulez faire manquer notre jeu ? Un peu de complaisance, je vous prie.

D'ORGEVILLE.

Oh ! s'il ne tient qu'à cela, de tout mon cœur. — Je ne vois pas qu'il ait chanté pour moi plus que pour les autres.

SOPHIE.

O mon Dieu ! il n'y a plus que mes frères. Est-ce que ce seroit l'un des deux ? . . . Oh non ! je ne le crois pas. (*Gabriel et Lucien font la même cérémonie, sans que le coq pousse un seul cri. Alors, tous les enfans partent d'un grand éclat de rire, en s'écriant :*) Et le voleur ? le voleur ? Il n'y en a donc pas ?

Mme. DE GRAMMONT.

Robert, vous devriez renvoyer votre coq au sabat ; il n'est pas encore assez

grand

grand sorcier. Cependant mes jetons ne se retrouvent point.

ROBERT.

Voilà qui me confond. Mais, patience. Ne bougez pas. Toujours la main derrière le dos. (*Les enfans veulent se déranger.*) Restez donc là, vous dis-je. C'est comme du vif-argent; cela ne sauroit tenir en place. (*A madame de Grammont.*) Madame, il faut qu'il manque quelque chose à mes cercles. Je vais chercher une lumière pour voir. Ayez soin, je vous prie, que personne ne se déplace jusqu'à mon retour.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

Mme. DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ÉLISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

D'ORGEVILLE.

JE savois bien, moi, ce qui arriveroit de tout cela. Pures bêtises!

SOPHIE.

C'est un coq-à-l'âne, son coq.

ÉLISE.

Je suis bien aise de le voir attrapé.

JULIE.

Qu'est-ce qu'il veut donc faire encore avec sa lumière?

Mme. DE GRAMMONT.

Nous le saurons.

SOPHIE.

Je voudrois voir le coq, à présent. Il doit avoir l'air bien honteux, je crois.

SCÈNE XV.

Mme. DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ÉLISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE, ROBERT.

(*Robert revient avec un flambeau. Il marche vers l'endroit où tous les enfans sont rangés. Il s'arrête à Sophie, qui se trouve la première.*)

ALLONS, donnez-moi votre petite main. (*Elle lui tend la main gauche.*) Non, pas celle-là; celle qui est derrière le dos. Bon.

SOPHIE, *en regardant sa main, et poussant un grand cri.*

O mon Dieu, quelle vilaine main j'ai là ! noire comme du charbon ! Est-ce qu'elle restera noire toujours ?

ROBERT.

N'ayez pas peur, j'en parlerai à mon

coq : il vous la rendra blanche comme la neige. (*Les autres enfans n'ont pas la patience d'attendre que Robert vienne visiter leurs mains. Ils regardent avec précipitation, et on les entend s'écrier presque tous à la fois.*)

AUGUSTE.

Comme j'ai les doigts tout noircis !

JULIE.

Et moi donc ? Ce vilain Robert !

ÉLISE.

Le coq mériteroit qu'on lui tordît le cou.

GABRIEL.

Je n'ai pas mal accommodé mes manchettes.

LUCIEN.

C'est comme si j'avois trempé la main dans le pot au noir.

D'ORGEVILLE, *élevant ses mains d'un air triomphant.*

Voyez-vous ? il n'y a que moi qui les ai conservées propres.



C'est donc vous, monsieur le Chevalier, qui avez les jetons ....

C. Monnet inv. del. Mme Demonchy sculp.

ROBERT, *courant à lui, et le saisissant par le collet.*

– C'est donc vous, monsieur le chevalier, qui avez les jètons. Rendez-les tout de suite; sinon je vous fouille, et vous noircis de la tête aux pieds.

ÉLISE.

Le noircir? O mon frère! que deviendrois-tu? Si tu les as, dépêche-toi de les rendre.

Mme. DE GRAMMONT.

Songez-vous, Robert, à ce que vous dites?

ROBERT.

Je suis sûr de mon fait. Les jetons, ou un visage de nègre le plus foncé du Congo.

D'ORGEVILLE, *en pâlissant, et avec une profonde consternation.*

Se pourroit-il que sans y penser? (*Il fouille dans ses poches.*) Il est vrai que je les ai tenus dans les mains. (*Il fait comme s'il les trouvoit tout-à-coup dans*

un coin de sa veste.) Eh ! mon Dieu, les voilà ! Qui auroit imaginé ?... (*Tous les enfans paroissent frappés de surprise, et d'Orgeville de confusion.*)

Mme. DE GRAMMONT.

Robert, (*Il s'approche d'elle.*) (*Haut.*) emportez votre coq et votre lumière, et allez nous ouvrir les volets. (*Bas.*) Gardez-vous d'apprendre aux domestiques comment vous avez retrouvé les jetons. Dites qu'ils étoient au fond d'un tiroir.

ROBERT.

Il suffit, madame. (*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

Mme. DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ÉLISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

Mme. DE GRAMMONT, *aux enfans.*

Mes amis, passez dans ce cabinet; vous trouverez de l'eau pour laver vos mains. Prenez bien garde à salir vos habits.

SOPHIE.

Oui, pourvu que ce noir s'en aille. Si j'allois rester barbouillée!

Mme. DE GRAMMONT.

Ce n'est qu'une détrempe de suie; une goutte d'eau l'emportera. Vous, monsieur le chevalier, comme vos mains sont propres, vous pouvez rester ici. (*Les enfans passent dans le cabinet.*)

SCÈNE XVII.

Mme. DE GRAMMONT, D'ORGEVILLE.

Mme. DE GRAMMONT.

EH BIEN! monsieur, se peut-il que vous soyez coupable d'une action aussi basse ? Le voilà pourtant, ce jeune gentilhomme qui étoit si dédaigneux tout-à-l'heure envers d'honnêtes enfans de bourgeois, qui croyoit sa noblesse compromise dans leur société! Ce n'est qu'un vil filou.

D'ORGEVILLE.

Pardonnez-moi, madame.... C'est que je jouois avec les jetons.... et sans y penser.... Je ne puis vous dire comment ils se trouvent sur moi.

Mme. DE GRAMMONT.

Indigne excuse, qui aggrave encore votre faute! Comment peut-on, à votre âge, montrer tant d'assurance et de front?

D'ORGEVILLE.

Certainement, madame, je n'avois pas de mauvais desseins.... C'est que j'étois si honteux qu'on pût me prendre pour un voleur !

Mme. DE GRAMMONT.

Mais, après les ménagemens et la délicatesse que j'avois dit à ma fille d'employer en les demandant, vous n'auriez pas eu à rougir de vous fouiller et de les rendre. Cela n'auroit passé que pour une pure inadvertence, une simple étourderie.

D'ORGEVILLE.

Je n'y pensois pas.

Mme. DE GRAMMONT.

Et à quoi pensiez-vous, lorsque vous avez voulu faire tomber mes soupçons sur de braves domestiques et sur les amis de mes enfans ? A quoi pensiez-vous, lorsque vous avez fait semblant de passer la main dans la corbeille, et de caresser le coq ?

D'ORGEVILLE.

Mais, je l'ai caressé.

Mme. DE GRAMMONT.

Allez, petit scélérat; non, je ne trouve pas ce mot trop fort pour vous. Heureusement que vous n'avez pas acquis assez d'expérience pour savoir cacher vos crimes. Vous avez touché le coq, dites-vous? Et ne voyez-vous pas que vous vous seriez noirci les mains, puisqu'il avoit sur le dos une détrempe de suie? Les autres n'ont pas eu peur de le caresser, parce que leur conscience ne leur reprochoit rien; mais vous, la crainte où vous étiez que l'artifice de Robert ne fût réellement un sortilège, vous a retenu. Vous avez cru ne pas vous trahir, par ce qui vous a précisément décelé. Vous méritez que je raconte cette belle aventure à monsieur votre père, lorsqu'il viendra vous chercher ce soir.

D'ORGEVILLE, *se jetant à ses genoux.*

Oh! non, madame, je vous en supplie. Il me battroit, il m'étoufferoit sous ses pieds.

Mme. DE GRAMMONT.

Ce seroit peut-être mieux que d'élever un monstre qui le déshonorera un jour par des infamies. Car, de quoi ne serez-vous point capable dans un âge plus avancé, puisque dès l'enfance vous êtes déjà familier avec le crime.

D'ORGEVILLE.

Ah! madame, pardonnez-moi par pitié. Jamais, jamais....

Mme. DE GRAMMONT.

Combien de fois n'avez-vous pas fait ces promesses? Ce n'est pas ici votre coup d'essai : toutes les circonstances me l'annoncent. Un enchaînement de mensonges si impudens!

D'ORGEVILLE.

Eh bien! si vous apprenez que de ma vie je touche à quelque chose que ce soit au monde....

Mme. DE GRAMMONT.

Avant tout, dites-moi, que vouliez-vous faire de ces jetons; vous ne pouviez espérer de vous en servir, sans

qu'on les reconnût. C'étoit donc pour les vendre ?

D'ORGEVILLE.

Oh! ne le croyez pas ; c'est qu'ils me faisoient plaisir à la vue. Je me figurois que c'étoit comme d'autres jouets ; et je les ai mis dans ma poche seulement pour les avoir à moi.

Mme. DE GRAMMONT.

Comment pouvez-vous avoir envie de ce qui appartient aux autres ? De quel droit sur-tout osez-vous le prendre et vous l'approprier ? Avouez-le-moi, monsieur, est-ce la première fois ?

D'ORGEVILLE, *en se cachant le visage.*

Hélas ! non, madame. J'en ai pris aussi de temps en temps à la maison : et comme on n'a jamais su que c'étoit moi, je pensois encore aujourd'hui....

Mme. DE GRAMMONT.

Voilà une très-mauvaise pensée !

Quand il n'y auroit personne sur la terre qui pût s'en appercevoir, ne savez-vous pas que Dieu voit tout, et qu'il ne laisse rien impuni? Peut-être que cet événement est pour votre bien; et vous vous corrigerez beaucoup mieux, lorsque vous aurez été châtié comme vous le méritez.

D'ORGEVILLE.

Ah! que ce soit par vous, par tout le monde, mais non par mon papa. Qu'il n'en sache rien, je vous en conjure! Dites-le, si vous voulez, à maman, ou à mon précepteur.

Mme. DE GRAMMONT.

Oui, je sens combien cette nouvelle affligeroit mortellement monsieur votre père; et par égard pour lui, non pour vous, je veux bien la lui cacher: mais à condition que vous viendrez ici avec votre précepteur, et que vous me ferez en sa présence une promesse sacrée de vous corriger. Je le prierai de veiller sur votre conduite; et s'il vous arrivoit

jamais de manquer à votre parole, je ne me contenterois pas d'en instruire votre famille, je le publierois devant toute la terre.

D'ORGEVILLE.

Oui; j'y consens, j'y consens.

Mme. DE GRAMMONT.

Je vous aurois défendu le seuil de ma porte, si je n'avois à cœur de vous voir changer. J'en veux juger par moi-même. Vous pouvez continuer de venir ici.

D'ORGEVILLE.

Eh! comment oserai-je paroître devant vos domestiques?

Mme. DE GRAMMONT.

Tranquillisez-vous, monsieur; j'ai eu plus de soin de votre réputation que vous-même. J'ai défendu à Robert de leur en rien dire; et pour couvrir votre mensonge, vous m'avez forcée d'en imaginer un qui pût vous justifier à leurs yeux.

D'ORGEVILLE.

Ah! madame, que ne vous dois-je

pas? Non, je n'oublierai de ma vie le service que vous m'avez rendu. Mais vos enfans, et leurs amis?

Mme. DE GRAMMONT.

Je les connois : ils sont assez généreux pour vous pardonner. Faites-les venir. (*d'Orgeville marche lentement vers le cabinet, et les appelle.*)

SCÈNE XVIII.

Mme. DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ÉLISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

ÉLISE.

ALLEZ, monsieur, c'est indigne. Vous n'êtes plus mon frère. Je ne veux plus vous voir.

Mme. DE GRAMMONT.

Non, mademoiselle, le chevalier n'est pas si coupable qu'il peut le paroître ; il vient de m'avouer sa conduite. C'étoit pour jouer encore dans le jardin, qu'il

avoit mis les jetons dans sa poche. Mais quand la chose a semblé prendre la tournure d'une accusation de vol, il a eu peur d'en être soupçonné. C'est une mauvaise honte que j'excuse : mais ce que je ne puis excuser (*en s'adressant aux petits Duluc*), c'est d'avoir voulu vous rendre suspects dans mon esprit.

GABRIEL.

Oh! madame, nous ne lui en voulons plus de mal à présent. Nous savons qu'il faut pardonner, même à ceux qui nous offensent, sur-tout lorsqu'ils sont malheureux.

Mme. DE GRAMMONT.

Vous voyez, chevalier, combien la noblesse des sentimens l'emporte sur celle de la naissance. Vous voilà réduit à la merci de ceux que vous avez accablés d'outrages ; et avec toute la fierté de votre nom, vous êtes l'objet de leur pitié.

D'ORGEVILLE.

Oh! quelle honte pour moi! Suis-je assez humilié?

GABRIEL.

Nous ne vous le ferons jamais sentir. Tout ceci restera secret entre nous. N'est-ce pas Lucien?

LUCIEN.

Il peut compter sur mon silence.

GABRIEL.

Et toi, Sophie?

SOPHIE.

Je ne veux pas le faire battre. Je sens combien cela fait mal. (*D'Orgeville se jette à leur cou, et les embrasse.*)

D'ORGEVILLE.

Je n'ose vous demander à être encore reçu dans votre société.

GABRIEL.

Ce sera beaucoup d'honneur pour nous, si elle vous est agréable.

AUGUSTE et JULIE.

Nous vous verrons avec le même plaisir, tant que vous serez bien avec nos amis.

ÉLISE.

Vous êtes trop bons : il ne le mérite pas. Il faut que mon papa soit instruit de tout ce qu'il a fait.

Mme. DE GRAMMONT.

Vous perdriez beaucoup dans mon estime, mademoiselle, si vous n'étiez pas touchée du repentir de votre frère, quand des étrangers en oublient leurs offenses. Ne cherchez point à profiter de l'avantage que sa faute vous donne, pour le perdre dans l'esprit de ses parens; mais de l'empêcher, par de sages conseils, de se rendre indigne de leur tendresse. J'ose répondre que vous n'aurez jamais à rougir de lui.

D'ORGEVILLE.

Je serois bien indigne de tant de bontés, si cette leçon ne me servoit pas pour la vie.

SOPHIE.

Prenez-y garde au moins, ou gare le coq de Robert.

TABLE ET MORALITÉS DU QUATRIÈME VOLUME.

Un juste orgueil, un amour-propre bien entendu nous disent que se venger du mal par des bienfaits, c'est en même-temps assurer son repos et prouver sa générosité. Jésus, ainsi que nous l'avons déjà vu, est le seul qui de cette maxime de morale, ait fait un précepte de religion. Pardonnez, faites du bien à ceux qui vous ont offensés, a-t-il dit; et chaque jour, nous répétons ces paroles divines de sa prière : *Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris. Seigneur, remettez-nous nos offenses, comme nous les remettons à ceux qui nous ont offensés.*

La philosophie qui, parlant au nom du bien général et de l'intérêt particulier, conseille l'humanité, n'est pas toujours entendue; mais on obéit à la religion qui, au nom de Dieu, commande la charité. Telle est la supériorité de l'Evangile, qu'accommodé à notre foiblesse, de nos devoirs il fait des plaisirs; et des vertus faciles qu'il ordonne, la garantie de notre bonheur.

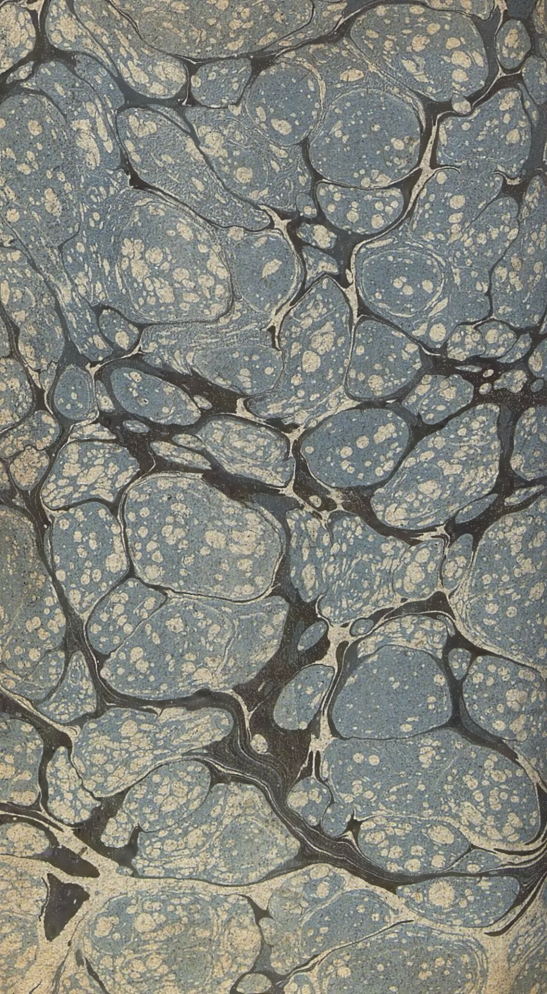
Une conduite sage relève la plus humble condition, et décore l'état le plus bas; tandis que l'orgueil et les vices qui en sont la suite, ternissent une naissance illustre, et dégradent le rang le plus haut. Tel Savoyard, sous ses haillons enfumés, porte une ame héroïque; tel prince recèle un cœur vil ou méchant, sous son écharpe dorée.

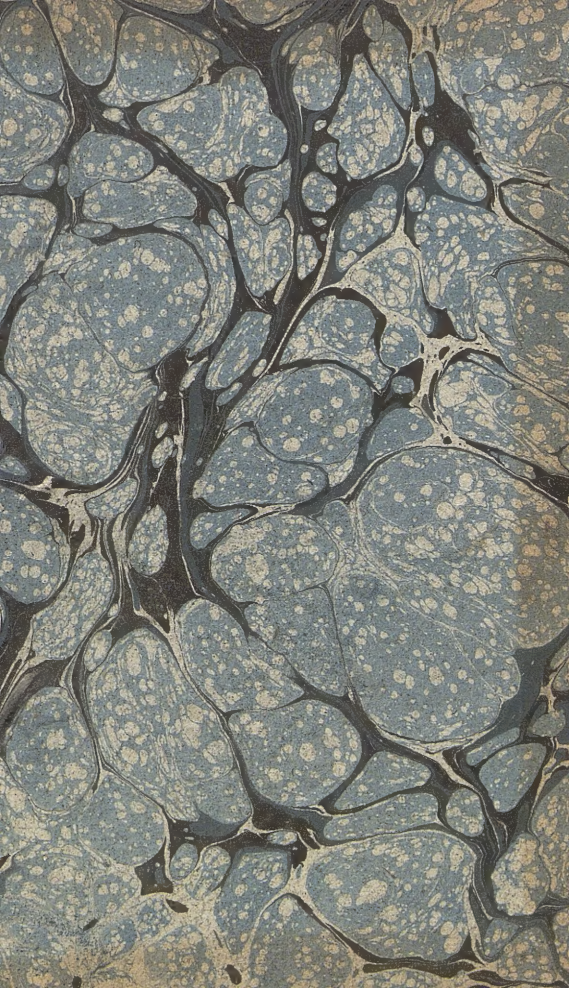
Trop parler est voisin de mal parler : ce défaut fait oublier les plus belles qualités; et ceux qui en sont atteints, deviennent la première victime de leur intempérance. Ecoutons donc avec recueillement, redisons avec choix, et écoutons-nous avec discrétion.

Sans doute un étourdi, dont le cœur sensible et franc s'ouvre aisément aux vertus, est préférable à celui dont l'abord posé promet la prudence, et dont l'ame double médite la fourberie. Mais un défaut n'étant point une qualité, heureux celui qui joint à des sentimens honnêtes, la sagesse qui en dirige l'emploi.

On ne peut trop répéter aux hommes que la véritable noblesse est dans la pratique de la vertu. Il faut leur dire souvent aussi que l'œil d'un Dieu est incessamment fixé sur toutes leurs actions; et que, tôt ou tard, mais toujours, sa main toute-puissante déchire le voile dont l'hypocrisie enveloppe les mauvaises.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.





111

ŒUVRES DE BERQUIN

4

4

colorchecker CLASSIC

calibrite

mm